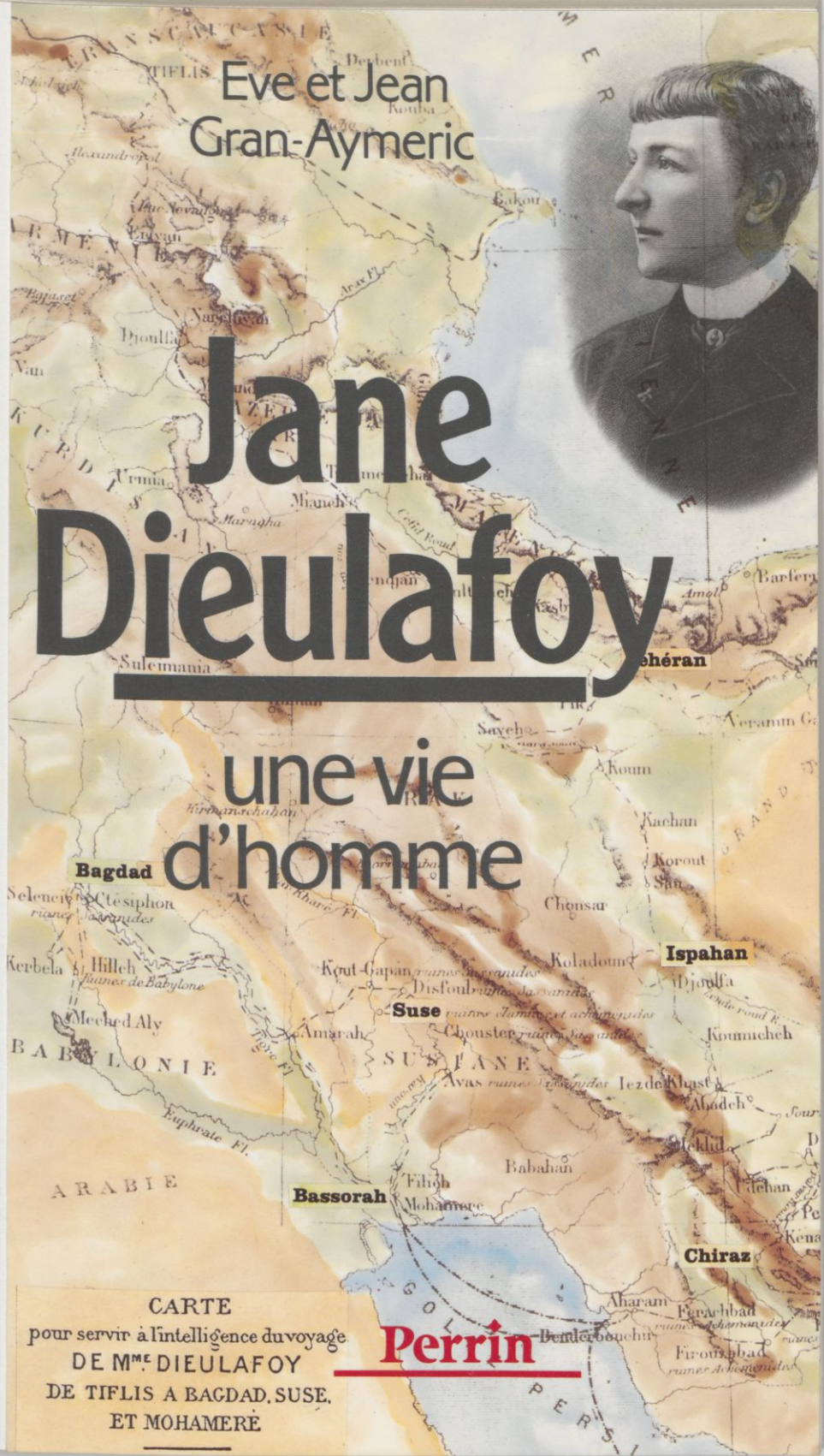


Eve et Jean
Gran-Aymeric



Jane Dieulafoy

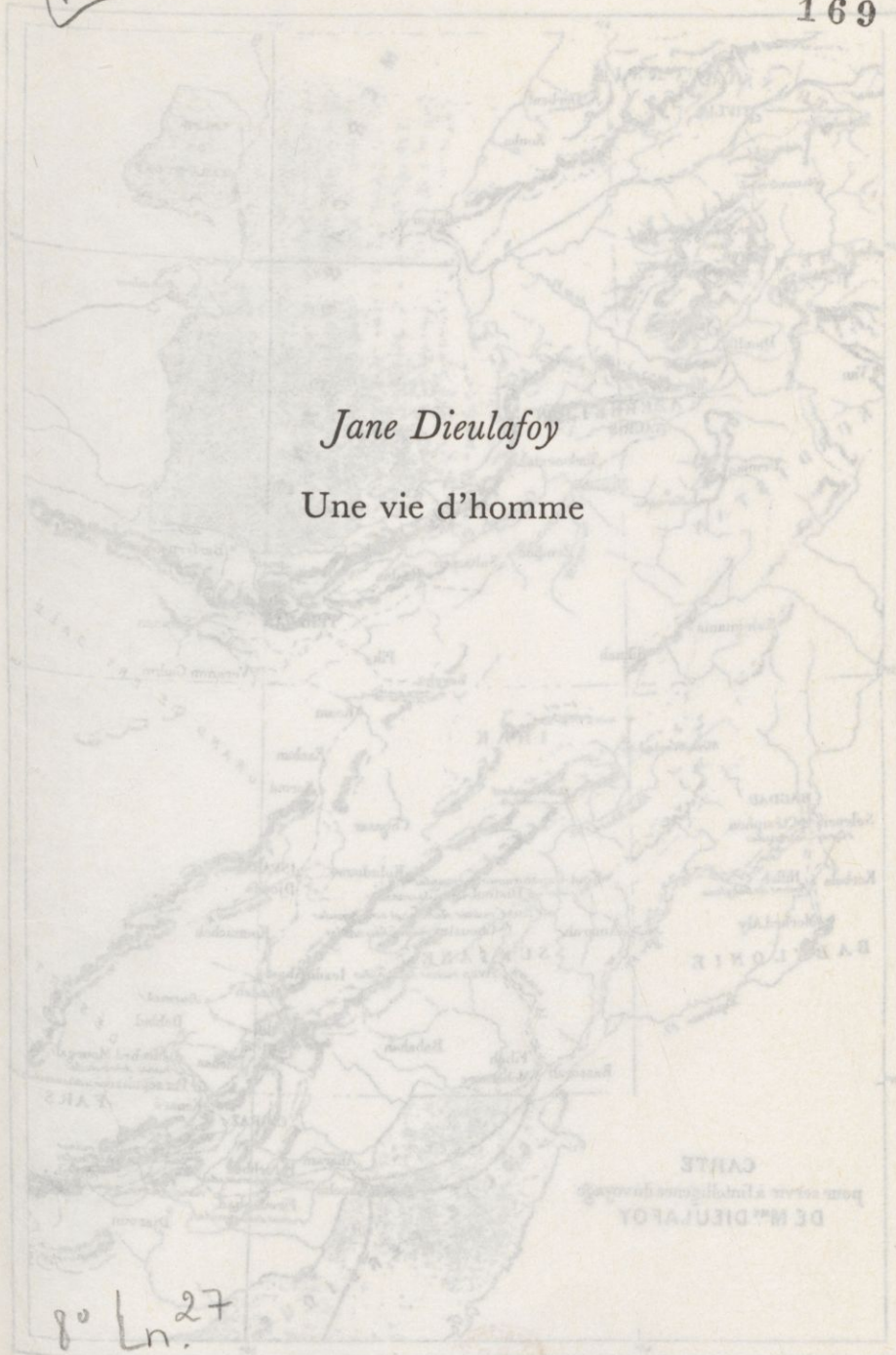
une vie
d'homme



CARTE
pour servir à l'intelligence du voyage
DE M^{ME} DIEULAFOY
DE TIFLIS A BAGDAD, SUSE,
ET MOHAMERE

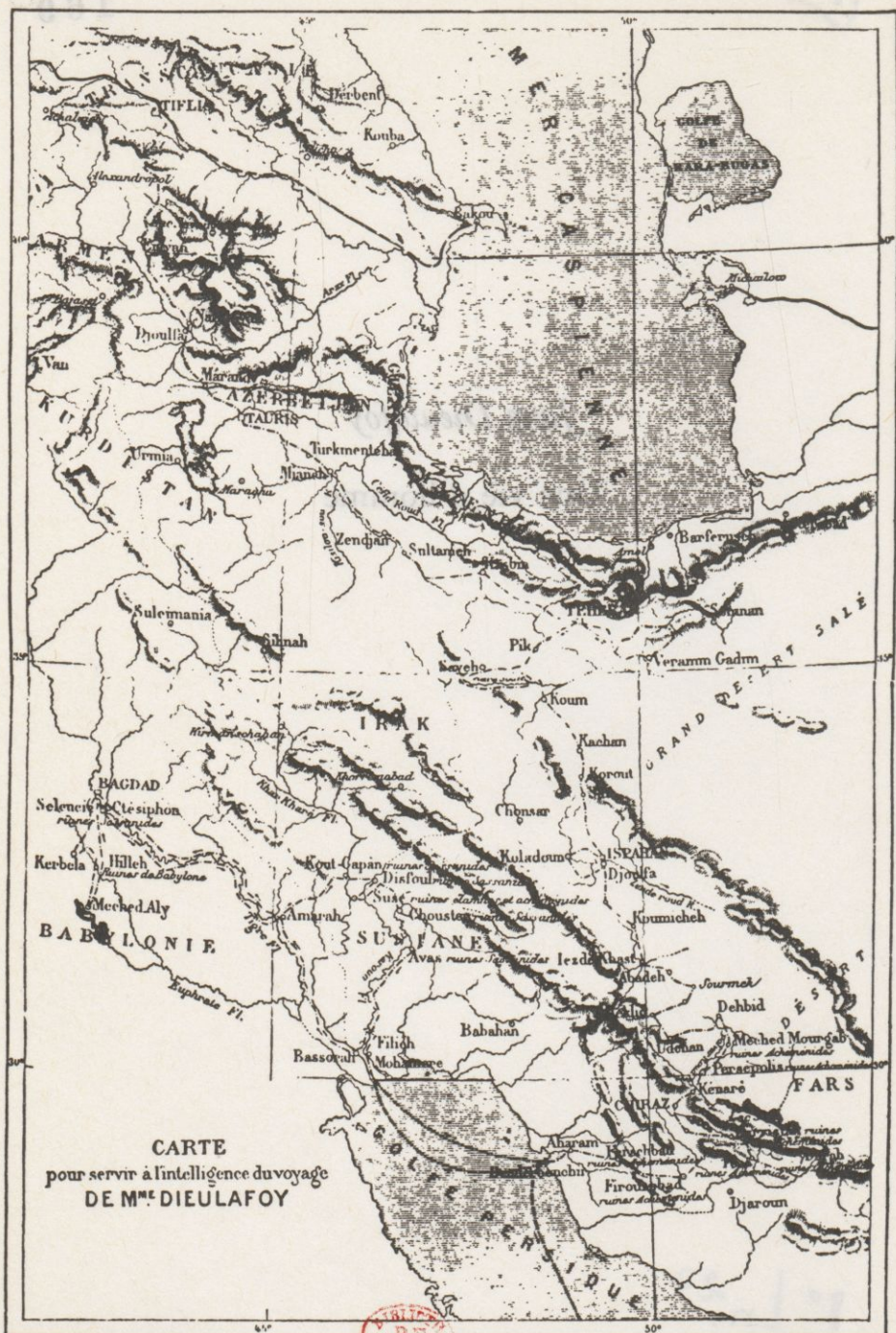
Perrin

Jane Dieulafoy
Une vie d'homme



8° Ln. 27

96714



CARTE
 pour servir à l'intelligence du voyage
 DE M. DIEULAFOY



M 36250

12500-1497100-10

92

EVE ET JEAN GRAN-AYMERIC

Jane Dieulafoy

Une vie d'homme



Perrin

8, rue Garancière
Paris

ISBN 00873-2
Lipr. 1991

480



EVF ET JEAN GRAN-AYMERIC

Jane Dieulafoy

Une vie d'homme

Librairie Académique Perrin, 1991.
ISBN 2.262.00875-2



PRÉFACE

Eve Gran-Aymeric poursuit depuis plusieurs années des études sur le développement de l'archéologie française, aidée en cela par son mari Jean Gran-Aymeric, connu par ses travaux au musée du Louvre, ses fouilles en France et ses missions à l'étranger. Ils ont ainsi publié ensemble, depuis 1983, près de cinquante articles pour la revue *Archéologia*, dans leur rubrique « Les grands archéologues ». On trouvera dans cette série de travaux tout ce que les revues spécialisées d'accès difficile et les archives de l'Institut au quai Conti, des Musées de France, des Affaires étrangères ou autres, soigneusement interrogées et interprétées, nous permettent de savoir sur la vie, les voyages et les recherches non seulement d'Ernest Renan, de l'abbé Breuil, Georges Perrot, Camille Jullian, Stéphane Gsell, Salomon Reinach ou autres grands noms, mais aussi de Gustave Jéquier, Félix de Saulcy, Jacques de Morgan, Émile Cartailhac, moins connus du grand public.

Parmi ces grandes figures de savants, il en est une, celle de Jane Dieulafoy, physiquement plus menue, mais scientifiquement non moins riche, qui a particulièrement séduit les auteurs, et qui, en effet, méritait une biographie approfondie.

Jane Dieulafoy (1851-1916) est restée célèbre dans le folklore populaire de la fin du XIX^e siècle comme « la

Préface

dame qui s'habillait en homme » et formait avec Marcel, membre de l'Institut, un couple insolite et scandaleux qui inspirait les caricaturistes. Mais outre cette singularité vestimentaire, elle avait bien d'autres titres à retenir l'attention, voire l'admiration des gens sérieux, en tant qu'archéologue ou exploratrice et comme journaliste et femme de lettres.

Nos auteurs, sans rien négliger de la psychologie complexe de l'héroïne, ont mis en valeur les qualités intellectuelles que révèle l'œuvre de Jane Dieulafoy dans ce livre très vivant et naturellement bien documenté. Trois grands chapitres constituent le corps de l'ouvrage et nous montrent les trois aspects principaux et différents de cette vie tumultueuse : le récit de la découverte de la Perse qui commence en 1880, l'analyse de la vie littéraire et mondaine à Paris à partir de 1890, et le retour à l'archéologie en Espagne et au Maroc de 1900 jusqu'à la Grande Guerre et la mort de Jane en 1916.

Le prologue retrace d'abord les années de jeunesse et de formation de Jane dans la famille Magre, qui appartient à la haute bourgeoisie toulousaine, où cette dernière-née de cinq filles grandit comme un « garçon manqué », puis son mariage à dix-neuf ans avec un jeune ingénieur sorti de l'École polytechnique, de retour d'Algérie où il avait commencé à « construire des ponts et chaussées », mais où il avait contracté aussi le goût de l'Orient et de l'archéologie ; enfin, la part que Jane prit immédiatement après dans la guerre franco-prussienne à côté de Marcel Dieulafoy, capitaine, comme franc-tireur dans l'armée de la Loire : elle revêt alors pour la première fois le costume masculin.

C'est lors de l'exploration archéologique de la Perse que Jane Dieulafoy se révélera en tant qu'écrivain, par ses récits dans *le Tour du monde*. Jane Dieulafoy découvrira en même temps que la Perse sa vocation littéraire, première des femmes d'archéologues à rédiger les Mémoires des missions organisées par leurs époux au Proche-Orient : Agatha Christie elle-même, auteur de célèbres

Préface

romans, a commis une autobiographie désopilante où elle retrace les expéditions en Irak de son mari, sir M.E.J. Mallowan. Tania Ghirschman, quant à elle, a raconté en un très beau livre, sous le titre *Archéologue malgré moi*, trente années de fouilles à Suse aux côtés de son mari, Roman Ghirschman, poursuivant sur la même voie que Jane et Marcel Dieulafoy l'exploration archéologique de Suse.

Le premier voyage des Dieulafoy en Perse (1881-1882), succédait aux tentatives d'autres intrépides explorateurs (les Anglais Layard et Loftus, les Français Flandin et Coste par exemple) et a fait l'objet d'un récit passionnant où tous les hasards de la route, l'observation des mœurs locales, les services médicaux rendus aux indigènes, la recherche de monuments dont on pressentait qu'ils avaient influencé l'art de notre Moyen Âge, retiennent de page en page l'attention. Ce voyage était alors très difficile et dangereux, parfois dans la neige, le froid et des orages diluviens dans un pays privé de routes ou des chemins de fer qui, en Europe, s'étaient développés depuis un demi-siècle ; pire, les Dieulafoy voyageaient sans protection officielle au milieu de populations souvent hostiles, qui attribuaient aux Français les calamités naturelles.

Mais que dire de la seconde mission en Perse, celle de 1884-1886, et des fouilles de Suse ? Une préparation diplomatique insistante, l'adjonction de deux jeunes élèves des grandes écoles, l'accord difficilement obtenu du shah qui les place sous la protection d'un colonel prompt à les trahir, l'afflux haineux des pèlerins dans le « tombeau de Daniel » au pied du tell de Suse, marquent leurs efforts pour ouvrir un chantier à la recherche de l'*apadâna* ou grande salle du trône, du palais d'Artaxerxès.

C'est Jane qui tenait le journal des fouilles. Mais, plus encore, c'est elle qui dégagera sous le rempart écroulé de la ville achéménide un fabuleux amoncellement de briques émaillées et qui prendra les dispositions de relevé et marquage indispensables à la future restitution des frises des lions et des archers de la garde de Darius ; elle assurera

ensuite le transport de ces panneaux qui constituent l'un des ensembles les plus précieux du musée du Louvre, transport d'abord interdit par le gouverneur, car celui-ci, au vu des précautions prises pour l'emballage, avait du mal à croire qu'il ne s'agissait que de « simples briques » ; les frises finiront par faire partie du convoi, avec le non moins célèbre chapiteau monumental aux troncs de taureaux accolés, en une interminable caravane de mulets et de bœufs soumise aux incessantes agressions des tribus nomades de pillards ; enfin, ils parviendront jusqu'à la frégate militaire envoyée par le ministère de la Marine, pour assurer le dernier parcours jusqu'à l'Europe des premières œuvres à quitter la capitale élamite.

Le court chapitre qui suit celui des expéditions en Perse est un andante. En juin 1886, Jane et Marcel se reposent d'abord dans l'hôtel de Mme Dieulafoy mère, impasse Conti, à deux pas — hasard prémonitoire — de l'Institut de France où Marcel siégera pendant plus de vingt années. Avant, ils ont entreposé à Marseille deux cent quinze caisses, que six wagons de chemin de fer transporteront jusqu'à Paris. Des félicitations leur sont prodiguées au cours d'une réception solennelle organisée dans son bureau du Louvre par le vénérable Louis de Ronchaud, directeur des Musées nationaux, véritable promoteur de leurs missions en Perse auprès du ministère, qui avait pour Jane une paternelle affection. Léon Heuzey et Edmond Pottier, jeunes responsables des antiquités orientales, sont enthousiastes. Ces savants n'ont pas été choqués par le costume masculin que Jane s'était composé pour la vie civile et qui ne la quittera plus : « un pantalon de fine toile à la coupe impeccable, une chemise de percale blanche, agrémentée d'un mince cordon de cuir à nouer au col ».

Marcel et Jane, avec leurs deux compagnons de Perse, Babin et Houssaye, sont chargés du nettoyage et de la mise en place des antiquités rapportées de Suse, et tout particulièrement du chapiteau achéménide aux taureaux et des deux frises de briques émaillées : ils prendront place dans les salles qui désormais porteront leur nom, salles Dieulafoy, officiellement inaugurées le 20 octobre

Préface

1887 par le président Sadi Carnot et saluées par la presse enthousiaste. Une foule de visiteurs s'y presse. Bien plus, Jane est décorée de la Légion d'honneur, distinction très rarement accordée à une femme. Marcel sera élu à l'Académie des inscriptions en 1895. On admire à quel point une attention minutieuse aux détails concrets, le recours à tous les documents d'archives, la lecture de tous les articles de journaux, un bref portrait de tous les personnages qui se profilent autour de Jane composent une reconstitution vivante et savoureuse de la Belle Époque.

Le troisième chapitre, « La vie littéraire », est une entreprise entièrement neuve dans la vie de Jane Dieulafoy. Nous avons vu que Jane, dès son premier voyage en Perse, manifestait le goût d'écrire en publiant dans *le Tour du monde* et ailleurs des comptes rendus de son aventure. Désormais, frustrée de l'espoir d'achever leur œuvre à Suse par l'ambition de J. de Morgan qui s'était imposé comme « seul capable d'illustrer la présence française en Perse », Jane se tourne vers la littérature. Des notes conservées à la bibliothèque de l'Institut lui suggèrent des articles parus dans *le Temps*, *l'Illustration*, *le Figaro* et même une comédie, *Retour d'Europe*, où s'opposent le shah de Perse et l'empereur d'Allemagne.

Puis, dans le sillage du *Salammbô* de Flaubert, Jane se lance dans le roman historique et publie en 1890 *Parysatis*, dont Plutarque lui fournit les premiers éléments : Parysatis est une « femme-roi » qui, de son palais de Suse, s'acharne à venger dans la cruauté et le sang la mort de Cyrus ; Saint-Saëns en tirera un drame lyrique qui sera joué avec succès aux arènes de Béziers. D'autres romans historiques, inspirés par la Révolution française, *Volontaire* ou la légende dorée, *Frère Pélage*, suivent ce premier essai.

Les auteurs montrent avec justesse comment Jane s'insère alors dans le combat pour la libération intellectuelle de la femme. Nous avons ici un excellent tableau de la vie mondaine et académique, en ce tournant de siècle, où figurent Juliette Adam et Pierre Loti, Gaston Maspero et Salomon Reinach et du salon Dieulafoy, où

Préface

Jane, toujours habillée en clergyman, reçoit les célébrités de l'heure.

Soudain, elle abandonne le roman historique et en vient, à la suite de Paul Bourget, au roman psychologique avec *Déchéance* (1887), et celle qu'on croyait engagée dans la lutte pour l'émancipation féminine se déclare, dans la trame de son roman et dans ses affirmations à la presse, hostile au divorce. « Je suis l'ennemie du divorce », écrira-t-elle en 1905, adoptant l'une de ces positions paradoxales qui font toute la richesse du personnage.

Cette conviction contre le divorce, qui la range soudain parmi les antiféministes, s'explique-t-elle par ses opinions catholiques et conservatrices ? En tout cas, cette facette de Jane dément l'interprétation naturelle qu'on croyait devoir donner de son goût et de sa fidélité sans défaillance pour le costume masculin, qui ne serait donc pas une simple manifestation de provocation envers la morale sociale dominante.

On ne remarque par ailleurs chez Jane, aucune trace d'amitié particulière pour d'autres femmes, à la différence de ce qu'on sait d'autres cas contemporains d'« hommes-femmes ». Son union avec Marcel Dieulafoy fut un mariage heureux fondé sur la fidélité et une grande tendresse. Jane exprimera d'ailleurs à plusieurs reprises le chagrin de n'avoir pas eu d'enfants et, aux yeux de ceux qui les connaissaient, ils formaient un couple idéal. Les termes que Jane et Marcel emploient pour se désigner mutuellement sont ceux de « compagne-compagnon ». Marcel, après la mort de Jane, restera inconsolable et, jusqu'à sa propre disparition, regrettera « son épouse chérie, sa bien-aimée compagne ».

La dernière partie de cet ouvrage est marquée par le « retour en Orient » des Dieulafoy : en Espagne d'abord, puis au Maroc.

En Espagne, « cet autre Orient », ils font, de 1888 à 1914, vingt-trois séjours et missions archéologiques et historiques. C'est l'époque où les études hispaniques connaissent un bel essor : Jane publie deux essais sur les provinces espagnoles, *Aragon et Valence* (1901), *Castille et Andalousie* (1908), et sa passion pour les grandes héroïnes,

Préface

qui lui avait inspiré sa *Parysatis*, retrouve toute sa force dans son admirable ouvrage sur une autre « femme-roi », *Isabelle la Grande*, livre posthume qui sera publié par les soins de Marcel en 1920.

Quant au Maroc, Jane et Marcel y revinrent au début de la guerre de 1914. Tous deux voulurent reprendre du service. La traversée de Bordeaux à Casablanca n'alla pas sans inquiétude sur une mer infestée de sous-marins ennemis ; l'arrivée, dans des paniers qui descendaient les passagers dans une barcasse, fut brutale et glacial l'accueil de Lyautey, qui désapprouvait que le colonel Dieulafoy eût amené sa femme car il venait de renvoyer en France deux cents femmes d'officiers et ne savait pas encore que Jane Dieulafoy n'était pas une femme comme les autres !

Les Dieulafoy réussirent à s'installer à Rabat, et, ici encore, les petits faits pittoresques et inédits ne manquent pas, tant sur notre couple que sur ces premiers temps du Protectorat français sur le Maroc. En 1915, alors que Marcel dirigeait les services du génie, Jane entreprend les premières fouilles sur les ruines de la prestigieuse mosquée Hassân, la plus vaste de l'Occident. Mais les nouvelles qui venaient de France étaient angoissantes, et les Marocains s'agitaient. Jane se bat aussi pour la création d'un dispensaire qui doit améliorer la santé des populations marocaines, elle y contracte une bronchite, puis une ophtalmie purulente qui auront raison de son énergie et, enfin, une dysenterie amibienne. En 1915, elle rentre en France, dans leur château de Langlade et, au mois de mai 1916, après de longues souffrances et un épuisement sans remède, elle s'éteint en priant pour Verdun. Inconsolable après la mort de Jane, Marcel reprendra, à soixante-douze ans, un commandement sur le front de Compiègne.

Tel est ce livre, divers et émouvant, où, nous l'avons dit, une étonnante documentation inédite, interprétée par une très rare sensibilité, rapporte les moindres faits d'une existence hors du commun. Nous n'avons fait que le

Préface

résumer, espérant avoir communiqué au lecteur le désir d'en apprécier la richesse.

JACQUES HEURGON
Membre de l'Institut de France,
Professeur honoraire à l'université de Paris, Sorbonne.

PROLOGUE

En cette fin de septembre 1914, le soleil se lève, émergeant lentement des brumes roses qui s'effilochent sur Rabat, bien clos dans ses remparts que l'on devine de cette éminence où surgit le quartier européen.

Une route poussiéreuse, envahie de boue dès les premières pluies, mène jusqu'à la résidence du général Lyautey environnée de pavillons de bois couverts de chaume. Un peu plus loin, le nouveau palais de justice, quelques maisons blanches et de grandes bâtisses toutes neuves. Un chantier encore inachevé mais porteur de promesses. A quelque distance, le regard s'accroche à un minaret grandiose et superbe. A son banc, de hauts murs fortifiés se dressent au milieu des pieds de vigne et des figuiers, auxquels les orangers se mêlent. La tour Hassan, dont la base disparaît sous les arbres gigantesques, domine de sa sveltesse ce jardin redevenu sauvage. De là, on découvre Saïd la blanche, endormie dans les sables du port très ancien et séparée par l'estuaire de l'oued Bou Regreg de Rabat, sa sœur.

Au pied de la tour Hassan, deux minces silhouettes sombres ébranlent ce lieu depuis si longtemps abandonné à la désolation et au pillage. Elles portent le costume européen : l'un, grand et droit, est revêtu de l'uniforme de colonel du génie français. Il porte haute sa tête couronnée de cheveux d'un blanc aussi éclatant que celui de la barbe généreuse soigneusement taillée. La canne

résumé, espérant avoir communiqué au lecteur le désir
d'en apprécier la richesse.

Jacques HENRI
Membre de l'Institut de France,
Professeur honoraire à l'université de Paris, Sorbonne.

PROLOGUE

MAROC : 1914

En cette fin de septembre 1914, le soleil se lève, émergeant lentement des brumes roses qui s'effilochent sur Rabat, bien close dans ses remparts que l'on devine de cette éminence où surgit le quartier européen.

Une route poussiéreuse, envahie de boue dès les premières pluies, mène jusqu'à la résidence du général Lyautey environnée de pavillons de bois couverts de chaume. Un peu plus loin, le nouveau palais de justice, quelques maisons blanches et de grandes bâtisses toutes neuves. Un chantier encore inachevé mais porteur de promesses. A quelque distance, le regard s'accroche à un minaret grandiose et superbe. A son flanc, de hauts murs écrêtés se dressent au milieu des pieds de vigne et des figuiers, auxquels les orangers se mêlent. La tour Hassân, dont la base disparaît sous les arbres gigantesques, domine de sa sveltesse ce jardin redevenu sauvage. De là, on découvre Salé la blanche, endormie dans les sables du port très ancien et séparée par l'estuaire de l'oued Bou Regreg de Rabat, sa sœur.

Au pied de la tour Hassân, deux minces silhouettes sombres réaniment ce lieu depuis si longtemps abandonné à la désolation et au pillage. Elles portent le costume européen : l'un, grand et droit, est revêtu de l'uniforme de colonel du génie français. Il porte haute sa tête couronnée de cheveux d'un blanc aussi éclatant que celui de la barbe généreuse soigneusement taillée. La canne

Prologue

qu'il tient d'une main souple, sans s'y appuyer, confirme et renforce l'allure très aristocratique de l'officier. Les vêtements masculins de son compagnon, pantalon droit de fine toile noire, gilet ajusté sur chemise de drap blanc et redingote, accusent en les dissimulant une tournure, un maintien tout féminins. Les cheveux blonds, déjà mêlés de gris, coupés très courts sur les tempes et la nuque, donnent un air un peu martial au visage fin qu'éclairent des yeux d'un bleu soutenu. La voix, douce et enjouée, lève tous les doutes : ce frêle archéologue qui, mètre en main, relève le plan de la très ancienne mosquée de Hassân, n'est autre que Jane Dieulafoy, haute figure de la société parisienne.

Ce costume qu'elle adopta pour la première fois en 1870, sur le front de la Loire, auquel elle resta fidèle dans les salons littéraires de la capitale, comme sur les pistes et par les déserts de Perse, n'a pas manqué de susciter interrogations et scandale. Aujourd'hui, ces polémiques sont bien loin, et seul reste le souci harcelant de Paris déserté, que Jane et Marcel ont quitté à la fin du mois d'août, après avoir été témoins de « la fuite éperdue des promeneurs du Cours-la-Reine au seul bruit d'un aéroplane de reconnaissance allemand » (Journal, rédigé au Maroc).

Quand Marcel, malgré son âge, avait décidé de reprendre du service et réendossé l'uniforme, Jane avait tout aussitôt préparé les valises. Elle aussi était volontaire et avait fait savoir au ministre de la Guerre qu'elle revendiquait l'honneur d'être la première femme recrutée dans l'armée française. Certes, elle avait déjà plusieurs fois renoncé aux joies du foyer, à son confort, à la chaleur intimiste des réceptions qu'ils organisaient tous deux : elle n'avait pas hésité un instant quand il avait fallu quitter Paris en 1881 pour gagner la Perse. Elle avait choisi les aléas de l'aventure et ne s'en était jamais repentie. Mais, en ce mois d'août 1914, toute une longue nuit, la tint éveillée la préoccupation, mêlée de regrets, de tout ce qu'elle abandonnait aux hasards de la guerre : cet hôtel de la rue Chardin qu'elle avait patiemment et amoureusement meublé, décoré, et où s'étaient trouvées

réunies les plus hautes personnalités du monde littéraire, scientifique et politique. La mort dans l'âme, elle avait caché les tableaux et fermé la porte sur un silence qui peut-être ne serait jamais rompu. Qui savait si elle reverrait même Paris ?

Mais, à Rabat depuis deux ou trois semaines seulement, il fallait vivre en dépit des regrets, des angoisses, des douleurs et se trouver un champ d'action où occuper une énergie qui, malgré les premières atteintes de l'âge, ne se démentait pas. Et ces Dieulafoy, qui avaient exploré Suse et valu au musée du Louvre des pièces d'un prix inestimable, avaient immédiatement trouvé ruines à sonder : celles de la mosquée Hassân.

Régulièrement, ils viennent ainsi, au petit jour, avant que le soleil ne rende la chaleur insoutenable, et préparent le futur chantier. Aujourd'hui même, on va planter les tentes et faire venir les ouvriers, Marocains et prisonniers allemands confondus. L'ancienne vie va reprendre, celle de leur jeunesse fougueuse ; invincible, le souvenir de Suse remonte à la surface de leur mémoire ; trente-deux ans pourtant se sont écoulés depuis ce temps où ils avaient cru faire revivre Darius et ses descendants. L'un et l'autre, en même temps, évoquent l'apadâna, la salle du trône d'Artaxerxès Mnémon qu'ils découvrirent ensemble, mais le regard qu'ils échangent a perdu la vivacité d'autrefois : les années les ont changés ; malgré leur vaillance, ils se sentent un peu usés, comme vulnérables.

Le soleil est déjà bien installé dans le ciel enfin dévoilé, quand l'automobile du génie vient chercher Marcel pour le conduire à son bureau du boulevard El-Allou.

Jane, restée seule parmi les ruines, suit longtemps du regard son mari qui s'éloigne d'un pas ferme : sa silhouette, mise en valeur par l'uniforme, n'a pas fléchi sous le poids des années cumulées, et elle croit un moment revoir le jeune homme de ce 11 mai 1870, qui marqua le début de leur long « compagnonnage ».

À Toulouse, ce jour-là, le printemps s'était fait encore plus doux, et le soleil nimbait délicatement la tour de Saint-Étienne de ses rayons obliques. Marcel, à ses côtés, la dominait de sa haute taille ; son élégance et sa

distinction, qui avaient attiré sur lui les regards de la jeune fille à leur première rencontre, se trouvaient rehaussées par le costume de polytechnicien. L'épée au côté, le bicorne sous le bras, la tête bien haute et bien droite lui conféraient alors la même allure martiale, ni guindée, ni brutale, qu'elle lui trouvait aujourd'hui sous l'uniforme de colonel du génie.

Et pourtant... quarante-quatre ans avaient passé depuis le jour de leur mariage. En cette année 1914, Marcel fêtait précisément ses soixante-dix ans, mais il semblait bien que la vieillesse ne voulait pas de lui et lui épargnait ses insidieux ravages.

Cet officier, poloyant son long corps pour trouver place dans l'automobile qui l'attendait, en rappelait à Jane un autre. Dans la chambre noire de sa mémoire, surgissait l'image de l'engagé volontaire, officier de la guerre franco-prussienne : c'était la même haute stature, le même port de tête altier. En un jeu étonnant de surimpressions photographiques, la figure de Marcel semblait prendre peu à peu, de cliché en cliché, sa forme actuelle. Les altérations s'effaçaient devant l'extraordinaire permanence d'une silhouette, d'une attitude devant la vie, comme si le temps, tel un sculpteur soucieux de vérité, s'était contenté d'apporter des retouches à une statue parfaitement venue dès les premiers coups de ciseau.

LES ANNÉES DE FORMATION

Marcel et Jane étaient tous deux Toulousains, et appartenaient tous deux à cette bourgeoisie de négociants qui, depuis plusieurs générations, avait lié son destin à celui de la ville rose et intervenait activement dans sa gestion. A Toulouse et dans sa région, les familles Dieulafoy et Magre poussent de profondes racines ; si, dans le passé, certains de leurs ancêtres ont quitté la ville natale, ils y sont revenus et, comme eux, Marcel, son frère Georges et Jane, « monteront » à Paris, s'y inséreront parfaitement, mais resteront fidèles à la cité des capitouls.

Au moment de leur mariage, Marcel, comme Jane, a perdu son père. Pour l'un et pour l'autre, les liens avec leur mère semblent en avoir été renforcés et approfondis. Marcel est né le 3 août 1844, rue des Arts et, quand il se marie, partage le domicile de sa mère, rue d'Astorg. Il habite au centre de la vieille ville, dans ce quartier qui constituait autrefois le capitoulat de Saint-Étienne, la cathédrale.

Quant à Jane, elle est venue au monde le 29 juin 1851, au 8 de la rue Jouxtaigues, dans l'ancien capitoulat de la Dalbade, au cœur de la vieille ville et au bord de la Garonne. Cette rue, occupée dès le XV^e siècle par les hôtels qu'y avaient construits parlementaires et gens de loi, vit s'installer à partir du XVIII^e siècle de nombreux

Prologue

marchands : la famille Magre faisait partie de ces « nouveaux venus ».

Jane est la dernière des six enfants dont l'aîné était un jeune homme disparu accidentellement en Espagne. La famille Magre, au sens restreint, n'est donc plus composée que de femmes : la maman, Estelle-Monique-Marcelle, et les sœurs, Louise, l'aînée, Marie, Claire, Camille et Jane, la « petite dernière ». Cette « société » matriarcale est très unie, et les destins très divers de toutes les filles ne leur feront jamais oublier leur mère ni chacune de leurs sœurs. Même au temps où les unes et les autres avaient pris époux et menaient une vie indépendante, elles se retrouvaient au majestueux château de Terride, propriété de la famille, située non loin de Castelsarrasin. C'est Claire qui, après la mort de Jane et de Marcel, mettra pieusement de l'ordre dans les papiers des défunts avant de les déposer à la bibliothèque de l'Institut de France.

La même cohésion affectueuse régnait au sein de la famille Dieulafoy et unissait Eugénie, la mère, et ses deux fils Georges et Marcel. Alors que Marcel, attaché à la Compagnie des chemins de fer du Midi et aux services hydrauliques du canal, résidait à Agen, puis Toulouse, Georges, son aîné de cinq ans, avait choisi d'épouser la carrière de la médecine et de la chirurgie : il commença par suivre les cours de son oncle Paul Dieulafoy, puis, attiré par la renommée de Trousseau, gagna Paris pour y compléter sa formation. Ainsi, depuis 1863, il était installé dans la capitale où il s'était marié avec Claire Bessagnet. Mme Dieulafoy mère avait elle aussi un domicile parisien, le petit hôtel Guénégaud, au 2 de l'impasse Conti. Ainsi pouvait-elle partager ses jours entre Toulouse et Paris, entre Marcel et Georges. Les lettres qu'ils échangèrent resteront, au-delà même de la mort, en janvier 1906, de Mme Dieulafoy, d'une grande tendresse. Marcel demeure le « cher petit Fété » pour celle qui lui a donné la vie et qu'il n'appelle pas autrement que « petite mère ».

Le mariage des deux fils n'altérera en rien les relations et, tout au contraire, élargira les cercles de l'affection, tissant d'autres liens, tout aussi forts, entre Mme Dieulafoy et ses deux filles adoptives, ainsi qu'entre Claire, femme de Georges, et Jane. Quand ils décident à leur tour de quitter Toulouse pour Paris, c'est impasse Conti, chez Mme Eugénie Dieulafoy, que Marcel et Jane résident jusqu'à leur départ en Perse. C'est dans ce petit hôtel Guénégaud encore qu'ils tiennent salon hebdomadaire entre leurs deux missions persanes et avant de construire leur hôtel de la rue Chardin.

Aux moments les plus délicats de sa maladie, Georges, qui souffre de la gravelle, reçoit les visites de sa mère qui, par ses lettres, tient Marcel et Jane au courant de son état (lettres du Fonds Bessagnet). Jane est accueillie comme une véritable fille par Mme Dieulafoy qui, avec le même enthousiasme, la même sincérité et la même tendresse que sa propre mère, s'inquiète de ses périls, se réjouit de ses succès et s'enorgueillit de compter une telle femme au nombre des siens.

Quand Marcel et Jane se rencontrent, fin 1869 ou début 1870, le jeune homme rentre tout juste d'Algérie. En 1863, il avait été reçu à l'École polytechnique, dont il avait endossé l'uniforme en pleurant de joie et d'émotion. Deux ans plus tard, il intègre l'École des ponts et chaussées et, au terme de ses études qui font de lui un brillant ingénieur spécialiste des chemins de fer, il est envoyé à Aumale, dans cette Algérie dont la conquête est dorénavant achevée et qu'il concourt à faire entrer dans l'ère du progrès en la munissant de routes et de voies ferrées. Marcel s'adonne à la tâche avec l'enthousiasme et l'énergie des pionniers, convaincu de l'idéal que Napoléon III avait défini pour l'Algérie lors de sa visite de septembre 1860 : « Élever les Arabes à la dignité d'hommes libres, répandre sur eux l'instruction tout en respectant leur religion, améliorer leur existence en faisant sortir de cette terre tous les trésors que la providence y a enfouis. »

En ces jours de sa jeunesse et de son entrée dans la vie

professionnelle, comme aux heures de la découverte de la Perse ou au temps de l'engagement au Maroc, Marcel gardera la foi dans la civilisation européenne et dans le progrès dont il pense qu'elle est porteuse. Cependant, le goût de l'étude et de la méditation se partage sa nature avec celui de l'aventure et de l'inédit. Marcel est homme d'action et s'engage dans la transformation du monde, mais, en Algérie, l'Orient fait sa conquête et ne lâchera plus sa proie.

La tentation du risque, la soif de découvrir ne lui auraient-elles pas été léguées par son grand-oncle paternel, Michel Dieulafoy, connu comme vaudevilliste et auteur dramatique, mais qui, avant de goûter le repos de sa ville natale, avait tenté la fortune à Saint-Domingue ? Fils d'un greffier des capitouls de Toulouse, il s'était d'abord engagé dans la carrière du barreau. Puis, il voulut rejoindre dans la mer des Caraïbes des parents installés à Saint-Domingue et propriétaires de vastes domaines. Il s'embarqua, se livra à l'exploitation de la canne à sucre et à la spéculation, mais vit bientôt ses espoirs anéantis par la révolte des esclaves de 1793. Les domaines ravagés, l'habitation incendiée, Michel Dieulafoy ne dut son salut qu'au dévouement d'un esclave fidèle qui favorisa sa fuite. Il gagna Philadelphie et revint à Paris après la Terreur.

Cette pente de sa personnalité qui le portait à l'exploration de terres vierges conduisit aussi Marcel sur les champs de bataille : engagé volontaire de 1870, volontaire encore pour le Maroc en 1914, puis pour le front du Nord en 1916, il fut en toutes ces circonstances animé par la haute conscience de son devoir patriotique. Jane et lui avaient adopté cette devise gravée sur leur tombe de Terre Cabade : *Res Gallica, res unica*. Dans cette voie, il suivait les traces de son grand-père, sous-lieutenant d'infanterie, mort des blessures reçues à la bataille de Lodi.

C'est ce jeune homme, à la haute stature, élégant d'allure, galant de manières, dont le visage, encore hâlé par le grand soleil d'Algérie, respirait à la fois une ferme détermination et une profonde douceur, que Jane

remarqua immédiatement lors de leur première rencontre. La jeune fille, qui n'avait que dix-neuf ans, était tout juste sortie du couvent de l'Assomption d'Auteuil où elle avait fait ses études. Est-ce au cours du premier bal, dont l'usage était courant en ce temps-là pour marquer l'entrée de la jeune fille dans le monde, que les deux futurs époux firent connaissance l'un de l'autre ? Il est probable, et plus vraisemblable peut-être, que les familles Dieulafoy et Magre étaient en contact, pour graviter dans le même milieu professionnel et appartenir à la même bourgeoisie commerçante. On ne sait, mais la conquête fut assurément réciproque et fulgurante.

Marcel avait tout pour séduire ; outre le charme de sa personne, il bénéficiait du prestige du polytechnicien et de l'ingénieur qui avait commencé sa carrière en Algérie. Il présentait aussi l'attrait d'être plus âgé que Jane : sept ans les séparaient qui, pour cette très jeune fille, signifiaient sans doute une autorité et une expérience considérables. Une partie de son enfance et toute son adolescence, elle avait vécu loin de Toulouse et de sa famille, entre les murs bien clos du couvent qui l'avait accueillie dès 1862.

Le choix que l'on avait fait pour Jane d'une telle éducation, si loin de sa ville et de sa famille, a de quoi surprendre aujourd'hui. L'explication se trouve sans doute dans les exceptionnelles qualités intellectuelles dont Jane dut très tôt faire preuve. Sa mère, dont l'amour pour sa fille cadette ne s'est jamais démenti, dut vouloir pour elle plus que l'éducation traditionnelle qu'elle pouvait lui donner. Quand Jane se penche sur ces années lointaines et essaie de retracer son itinéraire devant les jeunes Rouennaises réunies pour une conférence sur la Perse, elle fait cette déclaration très limpide : « J'ai été comme vous une enfant, une jeune fille, très heureuse, très calme, très aimée. » Mais, devant ces jeunes filles à qui elle offrait un modèle, Jane n'a-t-elle pas quelque peu adouci les contours de son autoportrait ? Était-elle en particulier aussi calme qu'elle l'affirme ? Ne ressemblait-elle pas plutôt à cette petite Aurore Dupin de Nohant, sauvageonne intrépide, que sa grand-mère mit au couvent pour qu'elle s'y soumette aux bonnes manières ? Comment

s'empêcher de penser en effet que cette vitalité, cette curiosité exceptionnelle de la jeune femme n'étaient pas en germe chez la petite fille et faisaient d'elle un « garçon manqué » ? Les sœurs du couvent de l'Assomption d'Auteuil n'avaient-elles pas la charge de faire d'elle « une jeune fille comme il faut » ?

Si l'on juge de la petite fille par la femme qu'elle est devenue, Jane ne s'est jamais sentie irrésistiblement portée ni vers les tâches ménagères ni vers la gestion d'un intérieur. Rien ne lui répugnait davantage que les obscurs travaux de la maîtresse de maison et la perspective d'user toute une vie à un rythme générateur d'ennui.

Certes, Jane ne ressemblait en rien aux filles de la bourgeoisie de province : petite, mince et blonde, elle n'était dénuée ni de grâce ni de charme, mais la malice que trahissaient les yeux bleus toujours plissés en un sourire indiquait avec assez de clarté qu'elle ne faisait pas un cas excessif des attraits de sa personne physique. Elle posait sur elle-même, les autres et la vie qui s'ouvrait à elle un regard à la fois tendre et narquois. La tournure de son esprit était trop raisonnable et trop critique pour qu'elle se fit des illusions, et pensât comme les héroïnes de Flaubert et de Maupassant que « l'amour et le mariage sont les seules clefs du bonheur terrestre ».

Aucune amertume pourtant, pas la moindre tentation du repli frileux sur soi-même : bien au contraire, le désir de connaître, de découvrir, la pousse au-devant des autres. Lors de leur première conversation, nul doute que Marcel n'ait subi le charme que tous ceux qui approchèrent Jane lui reconnurent : très vive intelligence dénuée de toute affectation, humour, simplicité, générosité.

A chaque rencontre, Jane harcèle Marcel de questions sur l'Algérie, ce pays d'où il revient et où depuis plusieurs décennies se sont succédé artistes et écrivains. Dans son exil parisien, sous le ciel gris et pluvieux, souvent elle a rêvé d'un soleil ardent, celui qui fait exploser l'été dans le Lauraguais, mais aussi celui de contrées plus lointaines, cet Orient d'au-delà de la Méditerranée qu'elle a découvert par les toiles de Delacroix et les récits de Fromentin ou Maxime Du Camp. Dans ces moments de quête d'un

ailleurs plus riche, d'une vie plus intense, la mélancolie n'avait pas raison de son énergie et de sa certitude qu'un jour viendrait où, à son tour, elle respirerait plus librement sous un ciel plus pur et sans bornes. Sa main alors saisissait les pastels et esquissait silhouettes d'hommes en burnous réunis autour du thé brûlant, fougueux chevaux arabes, cabrés dans un nuage de sable doré, ou encore femmes aux vêtements éclatants de couleurs, accroupies en cercle sur les terrasses d'un blanc implacable.

Ces rêves diffus mais vivaces de Jane se mêlent aux souvenirs de Marcel : les quelques années passées au contact de l'Orient ont laissé une empreinte si profonde que l'*homo occidentalis* épris d'action et serviteur du progrès a senti s'affirmer en lui l'homme du Grand Sud, vibrant intensément aux maléfices de la vie orientale. Marcel revoit Alger la blanche, débordée par la ville européenne à ses pieds : très souvent, fasciné par l'orgueilleux éclat de la confuse cité où se tenaient, comme en un ultime refuge, les Arabes soumis mais impénétrables, il avait laissé derrière lui les rues rectilignes et les mornes alignements des maisons grises de la ville basse pour s'acheminer vers les ruelles tortueuses qui assiègent la Casbah. Chaque fois, le dépaysement avait été aussi total, la fréquence de ses visites n'avait pas atténué la force des premières impressions : cette ascension vers le monde du silence, de la solitude obstinés, avait pour lui valeur d'un pèlerinage ou d'un rite d'initiation. Il lui semblait rejoindre une lointaine contrée, depuis toujours rêvée, le lieu idéal et mythique de la méditation et de l'ascèse. Mais il savait aussi qu'il ne parviendrait jamais à en franchir les frontières, qu'il ne pourrait jamais que l'aborder sans y pénétrer, sans s'y fondre. Il finissait toujours par redescendre vers la ville industrielle et bavarde.

Dans le vieil Alger, la fascination du passé et l'attrait d'une paix bien proche de la mort s'exerçaient sur Marcel, mais la vie et l'action reprenaient leurs droits, et il retournait aux chantiers et à la construction de larges routes et de voies ferrées qui devaient gagner cet Orient à la civilisation moderne. Cependant, rien pour lui n'était

simple : souvent, saisi par la beauté majestueuse de ces plaines bornées par les montagnes et la mer, immobiles sous un ciel immuable, il avait senti s'effriter sa belle foi dans le progrès et s'étaient interrogé sur la validité de l'entreprise à laquelle il contribuait. Il savait que ces cavaliers, tout drapés de blanc, qu'il avait aperçus galopant au loin, ne fréquenteraient pas les grands axes de communication dont il concourait à couvrir le pays, mais que à la longue, ils finiraient par disparaître. Que gagnerait cet Orient fascinant à force d'être irréductible au contact d'un Occident conquérant ? A ces moments de doute poignant, Marcel trouvait refuge dans les ruines des vieilles cités romaines et s'y abandonnait au désir de paix et à la tentation de la fuite d'un monde trop violent.

Dans son aspiration à concilier Orient et Occident, l'intuition lui était venue, devant les monuments arabes, que l'un en ce domaine pouvait être l'héritier de l'autre. Il lui semblait en effet que nos arts roman et gothique, aussi bien que l'architecture militaire médiévale, étaient nés d'influences orientales. Cette idée séduisit Jane et tous deux se découvrirent des penchants communs pour les manifestations de l'art et l'archéologie.

Jane a pu développer au couvent de l'Assomption ses dispositions pour le dessin et la peinture. La volonté de sa mère de lui faire donner une bonne éducation qui permît l'épanouissement de ses facultés semble avoir été remplie par les sœurs d'Auteuil. Jane y a en effet appris plusieurs langues vivantes et acquis une bonne connaissance des textes latins et grecs. Malgré l'exil que signifie l'entrée au couvent pour la petite fille habituée à la chaleur du foyer paternel, à la liberté de la vie au grand air, à Pompertuzat sur les rives du canal du Midi, ou au château de Terride, elle ne semble pas avoir beaucoup souffert du régime conventuel sous les brumes d'Auteuil. Nulle part elle ne témoigne d'un sentiment de révolte contre celles qui lui imposent clôture et règles strictes. On imagine d'ailleurs mal Jane, qui tout au long de sa vie a refusé de s'abandonner à l'introspection, errer mélancoliquement sur la vaste esplanade sablonneuse, ombragée de marronniers vénérables, ou dans le dédale

des couloirs sombres du couvent. Elle en veut si peu à ses institutrices que, le succès venu, après la première expédition en Perse, elle envoie un exemplaire dédicacé de son premier livre à ses « vieilles maîtresses » et à Marie-Eugénie de Jésus, supérieure du couvent. Par la lettre que celle-ci envoie en retour le 9 août 1889, il apparaît à l'évidence que Jane, en Perse, n'est pas différente de l'adolescente qui a subi sa fêrule : même courage, même détermination, même esprit d'entreprise. Tout laisse croire que, bien loin de contrarier la forte personnalité de la jeune fille, l'enseignement des sœurs de l'Assomption a concouru à son développement équilibré et harmonieux.

Nul doute qu'elle a pu, comme en ce soir de Noël célébré à Suse, sur les ruines de l'apadâna d'Artaxerxès, voir surgir devant ses yeux éblouis le château des « sires de Terride » qui a ce pouvoir de « faire pâlir le palais des grands rois ». Ce « grand castel où [elle] a passé [son] enfance » était la propriété de sa famille : vieille citadelle gothique, aux tours hautes et massives, ceinte de fossés remplis de neige en hiver et défendue par un pont-levis. Comme à la petite fille de jadis, les pelouses paraissent immenses, et bien mystérieuse la forêt qu'annoncent les chênes séculaires et moussus penchés au-dessus des doutes. Bien souvent, dans la solitude et le silence de sa cellule d'Auteuil, elle a dû sentir le regard bienveillant des grands yeux clairs de sa mère. Cette dame, majestueuse bien que voûtée et affaiblie par l'âge, régnait à Terride sur tout un peuple de servantes et serviteurs dévoués et, à l'occasion de Noël, accueillait dans la chapelle métayers et villageois venus assister à la messe de minuit. En été, moissonneurs et mendiants étaient sûrs de trouver à Terride la chaude hospitalité de la maîtresse des lieux.

Ne lui était-il pas arrivé de regretter encore plus vivement la liberté et l'exaltation des chevauchées au bord du canal du Midi, à Pompertuzat et dans les plaines du Lauraguais ? Le domaine de Langlade, propriété de son père, légué à Jane par testament, avait vu s'épanouir sa fougueuse nature que nul n'avait songé à réprimer, pas

même sa mère, attendrie de voir grandir auprès d'elle une petite fille si différente d'elle-même.

Plus qu'aucune de ses sœurs, Jane lui rappelait ce fils, trop tôt disparu pour reprendre l'entreprise familiale. L'intrépidité soutenue par une volonté inflexible dont chaque jour la petite fille donnait des preuves n'était-elle pas promesse d'une réussite exceptionnelle et ne valait-il pas la peine de lui donner tous les moyens de se réaliser ? Femme, certes, elle deviendrait, mais elle incarnerait sans doute un autre modèle, sa mère en avait l'intuition ; la femme moderne était bien près de jaillir, telle une flamme que l'on sentait couvrir sous la cendre.

A sa sortie du couvent, Jane n'était certainement pas disposée à se confiner dans un mariage banal et à se soumettre entièrement à l'autorité d'un époux. Si elle franchit le pas si vite et si facilement c'est qu'elle a presque immédiatement acquis la certitude que Marcel n'appartient pas au lot commun des hommes de sa génération : au cours de leurs conversations, Jane a pu éprouver tout le respect de Marcel pour sa personnalité si particulière ; ils se sont spontanément sentis sur un pied d'égalité intellectuelle, et un flux de tendresse mutuelle s'est rapidement établi entre eux.

L'impression de sécurité, d'équilibre stable que dégage ce jeune homme dont la situation professionnelle est déjà bien assise et que l'on sent voué à une maturité précoce, ne suffit pas à rendre compte de son caractère. Actif et entreprenant, attiré par l'aventure, Marcel est aussi un homme sensible, qui a besoin de partager ses émotions et ses ambitions avec un être aimé. En Jane, il pense avoir trouvé la compagne idéale, celle qui contribuera avec lui et à égalité à construire une vie et une œuvre communes.

Quand, selon la formule consacrée, ils s'unissent, « pour le meilleur et pour le pire », ils sont incontestablement d'accord sur un mode de vie : Marcel, qui en 1870 est attaché à la Compagnie des chemins de fer du Midi, est déterminé à nourrir en ses loisirs sa curiosité passionnée pour l'art et l'archéologie. Sa culture, quoique déjà grande, doit s'amplifier encore, c'est pourquoi il met à

leur programme la découverte des grands pays européens et de leurs richesses, monuments et musées. De plus, l'origine de l'architecture religieuse et militaire occidentale le préoccupe, et c'est dans les pays musulmans qu'il pense la trouver.

Jane applaudit avec enthousiasme à ces projets qui correspondent si bien à la vie dont elle a toujours rêvé. Ses aspirations à l'aventure, son goût du risque et de l'action vont pourtant se trouver satisfaits de façon bien inattendue : en effet, trois mois seulement séparent le mariage de Marcel et de Jane de la déclaration de guerre contre la Prusse. Marcel, que ses charges professionnelles dispensaient du service militaire, n'est pas mobilisé.

L'irréparable cependant survient, le 2 septembre 1870, devant Sedan : la France pantelante est à la merci des Prussiens. La République, qu'ont immédiatement fait proclamer Léon Gambetta et Jules Favre, organise un « gouvernement de la défense nationale ». Il faut repousser les armées prussiennes parvenues sous les murs mêmes de Paris dont le siège commence et se poursuivra jusqu'à la fin du mois de janvier 1871.

Le seul recours se trouve en province et, au début d'octobre, Gambetta quitte la capitale pour se rendre à Tours où il organise l'armée de la Loire, placée sous le commandement du général Chanzy. Marcel est de ceux qui veulent tout faire pour le redressement national et, dès ce mois d'octobre, demande son incorporation dans le génie. Intégré comme capitaine, il commande les troupes du camp de Nevers.

Jane, quant à elle, n'hésite pas un instant : elle ne peut envisager de demeurer à Toulouse quand celui dont elle est déterminée à partager toutes les expériences va risquer sa vie. Ils se rendront ensemble sur la Loire. Jane endosse la capote du soldat mais, l'armée n'admettant les femmes dans ses rangs que sous l'habit de cantinière ou sous le déguisement, Jane choisit finalement de prendre l'uniforme de franc-tireur, blouse et pantalon gris, et participe à toutes les missions.

L'amour pour Marcel l'entraîne, mais aussi le souci de défendre coûte que coûte le sol national. Elle n'est

d'ailleurs pas la seule femme à s'engager ainsi : les dames de Strasbourg honoraient au lendemain de la guerre une Marie-Antoinette Lix qui, après avoir fait la preuve de son héroïsme pendant l'insurrection polonaise contre les Russes, s'était enrôlée en 1870, dans une compagnie de francs-tireurs dont elle était capitaine. Paule Mink défendit Auxerre contre les Prussiens à la tête d'un bataillon de volontaires. Blessée au cours du combat, elle refusa même la croix de guerre car, dit-elle, elle n'avait fait que son devoir. Rosa Bonheur, le grand peintre animalier qui, en 1870, abordait pourtant la cinquantaine, entraîne au village de By, près de Fontainebleau, un bataillon de volontaires et propose au maire de concourir ainsi à la défense de la localité. On l'invite alors à rejoindre les femmes pour les aider à faire de la charpie !

Quelles qu'elles fussent, les motivations de Jane ont dû être assez fortes pour convaincre Marcel de lui laisser prendre de si grands risques : ne s'est-il pas rendu à des arguments qui prouvaient le sens qu'avait Jane, pourtant si jeune, de ses responsabilités de citoyenne ? Il ne put sans doute résister à cette vocation de femme guerrière dont sa compagne ressentait l'appel.

La reine Artémise d'Halicarnasse, qui lui inspirera l'une de ses nouvelles, ne se distingua-t-elle pas aux côtés de son allié Xerxès, à la bataille de Salamine, et n'offrait-elle pas à Jane le modèle d'une femme assurant des valeurs masculines ? Isabelle la Catholique, dont Jane à la fin de sa vie retracera la carrière, n'avait-elle pas incarné la femme-roi ? Ce thème de la femme-soldat reviendra périodiquement au premier plan de ses préoccupations dans son œuvre littéraire, mais l'on peut penser que, dès cette époque de sa jeunesse, son imagination avait déjà été nourrie des exemples que lui donnaient les héroïnes de notre Révolution, ou Catalina de Erauso, la nonne porte-enseigne espagnole qui avait obtenu du pape lui-même l'autorisation de s'habiller en homme.

Certes, jamais Jane n'exaltera la guerre qu'elle a connue dans toutes ses horreurs, mais, en 1870, l'engagement qu'elle choisit ne lui permet-il pas de répondre à certaines de ses aspirations ? En participant aux mêmes

de Marcel, est précédée d'une conférence de Jane sur les rapports du modèle espagnol et du *Cid* de Corneille.

Plus que jamais, ils donnent un exemple rare de « beau et grand ménage » et suggèrent au journaliste la comparaison avec les Curie et les Berthelot. Ils sont associés dans un collectif hommage : « La femme devenue le collaborateur de son mari... Quel magnifique spectacle ! »

Conjuguant études, traductions, conférences et représentations, selon les critères les plus exigeants de respect du texte et de mise en scène, les Dieulafoy firent beaucoup pour la connaissance en France du théâtre espagnol.

Le 9 mars 1909, en la salle Charras, devant un vaste public au milieu duquel les journalistes remarquent « sa redingote fort réussie », Jane, ce soir-là, parla d'une Espagnole : Catalina de Erauso, dite la *monja alferes* (la nonne porte-enseigne). Étrange association d'un terme monacal et d'une épithète guerrière, qui rend compte de l'étonnante nature et du surprenant destin de cette femme, née en 1592 et disparue en Amérique du Sud, vers 1635. Elle avait laissé une *Histoire de ma vie*, publiée à Paris en 1829 par Joaquín-Maria Ferrer. José Maria de Hérédia devait plus tard traduire de l'allemand l'œuvre de Mayer, où Catalina était célébrée (*Die Nonne Fänhrich*, 1830), et Louis Viardot lui consacra l'une de ses *Études* (1835), qu'il concluait sur cette appréciation : « une des plus étranges monstruosités de l'espèce humaine ».

Issue d'une grande famille, Catalina était destinée à l'état religieux et fut placée dans un couvent de Dominicaines. Mais, à l'âge de quinze ans, son exigence absolue de liberté lui fait sauter le mur du couvent, déguisée en homme. Sous ce travesti, elle voyage par l'Espagne entière et finit par s'embarquer comme mousse sur un navire en partance pour l'Amérique. Elle embrasse ensuite la carrière militaire et, comme porte-enseigne, mêle actes d'héroïsme contre les Indiens, aventures amoureuses avec de jeunes soldats et duels sanglants. En 1624, elle est de retour à Cadix et, l'année suivante, se voit octroyer une pension par Philippe IV, en remerciement de ses services sous la bannière royale. Son costume et son mode de vie

ne manquent cependant pas de faire scandale et, pour y mettre fin, Catalina demande une audience au pape Urbain VIII, qui lui accorde l'autorisation de porter le vêtement masculin. Elle prend alors le nom d'Antonio de Erauso puis disparaît devant Vêracruz.

Cette nonne qui, pour échapper au couvent, se fait homme, rappelle une autre femme qui, pour entrer au couvent, se fait moine ; Catalina de Erauso devient la nonne porte-enseigne, et Marguerite revêt la bure de frère Pélage. L'une et l'autre se travestissent, transgressent et rejettent leur nature féminine pour atteindre deux formes de l'héroïsme : la guerre et le mysticisme.

Jane Dieulafoy, combattante de 1870 et grande exploratrice, ne pouvait manquer de placer Catalina de Erauso au début de cette lignée nombreuse qu'elle reconstruit de femmes-guerrières.

Si, pour la figure pittoresque de Catalina de Erauso, Jane « dépense des trésors de grâce, d'érudition, d'art » mais ne l'honore que d'une brève conférence, elle réserve un traitement bien différent à l'image idéale de la femme-roi qu'illustre Isabelle la Catholique. Toutes ses études et tous ses travaux entre 1890 et 1913 tendent à nourrir la grande biographie historique de la reine de Castille dont le manuscrit, déposé chez Hachette avant la déclaration de guerre, ne sera publié qu'en 1920.

Dans leurs enquêtes sur les arts du Moyen Âge en Espagne, Marcel et Jane rencontrent à chaque pas les témoignages de l'œuvre menée par les Rois Catholiques. Les voyages en Espagne deviennent pour Jane un pèlerinage au cours duquel elle relève tous les éléments lui permettant de retracer la vie et le règne d'Isabelle, puisant dans les archives, relisant les chroniqueurs, étudiant villes et monuments.

Du nord au sud de la péninsule, Jane parcourt les étapes de la Reconquête et, en catholique fervente, célèbre la victoire de la croix sur le croissant et la fusion des deux civilisations. Sur cette terre de héros, Isabelle apparaît comme l'héroïne par excellence, femme-capitaine, femme-roi, épouse et mère parfaite. Dans son premier roman, *Parysatis*, monstre de cynisme et de

cruauté, assoiffée de pouvoir et esclave de ses passions, héroïne romanesque et dramatique, s'inscrivait dans la perspective de l'exotisme historique, ouverte par la *Salammbô* de Flaubert. Elle exerçait sur le lecteur la fascination de l'horreur et lui inspirait en même temps une irrésistible répulsion. Pour sa dernière œuvre, Jane choisit la forme de la biographie historique, fondée sur des recherches minutieuses et approfondies qui garantissent à l'étude le sérieux et la valeur scientifique. Elle choisit Isabelle la Catholique, dont le règne correspond à l'unification de l'Espagne et marque la fin du Moyen Âge. De plus, en retraçant « cette existence digne de servir de modèle et d'être donnée en exemple », Jane précise sa conception de la femme moderne.

La rédaction de l'ouvrage est préparée par les séjours en Espagne et le travail dans les archives, ainsi que par le traitement, sous forme de conférences, de thèmes ponctuels : le 31 janvier 1908, Jane, dans le cadre de l'université des *Annales*, traite de « l'Espagne au temps des Rois Catholiques » et, plus tard, peint « l'évolution religieuse de l'Espagne au XVI^e siècle ».

Dès ces esquisses, Isabelle bénéficie d'un portrait très flatteur qui fait d'elle le modèle de la femme idéale selon Jane : « Un esprit sage, sensé, méthodique, persévérant, autoritaire, puissant, plus sévère à soi-même qu'aux autres, terrible aux excès des grands, doux aux faibles et aux petits... Au génie d'un capitaine, au talent d'un commis aux armées, à l'habileté d'un administrateur, Isabelle unit les vertus d'une épouse parfaite, d'une mère modèle, d'une amie sûre et fidèle. »

Aux qualités intellectuelles et masculines, la reine de Castille joint les vertus chrétiennes de la femme, que Fray Luis de Leon définit, en 1583, par la *Perfecta Casada* (l'Épouse parfaite). Jane a traduit cet essai, dont elle découvre une ancienne édition chez un antiquaire de Salamanque, et lui consacre une conférence, le 10 février 1908. Ce n'est certes pas le hasard qui l'entraîne à employer pour Isabelle les termes mêmes du moine castillan. Elle s'attache d'ailleurs à montrer que « l'épouse parfaite est bien de l'heure présente », confirmant la

valeur exemplaire de l'existence d'Isabelle, qui est l'une des incarnations de la femme forte de l'Évangile : vertus domestiques, amour de l'époux et des enfants, générosité, goût de l'ordre et modération dans les désirs.

Définition bien étroite qui s'ajuste mal à la personnalité si riche et si complexe de la femme-roi que Jane exalte. Il y manque toutes les qualités intellectuelles, l'aspiration à les mettre au service d'une vie pleine et créative. Seules quelques femmes exceptionnelles peuvent accéder à ce statut privilégié : Isabelle la Grande est l'une d'entre elles, et « la personnification la plus belle de la femme-roi, comme la vierge de Domrémy, demeurera la plus noble et la plus pure figure de la femme-capitaine ».

Nul doute que la dernière œuvre de Jane est d'abord le portrait de la femme dont le nom magnifié sert de titre. De la naissance à la mort, on voit se former, évoluer et se fixer l'image de l'héroïne. Jane, d'ailleurs, qui entreprend une œuvre d'histoire, entrevoit le reproche qu'on peut lui adresser d'écrire un panégyrique, « mais pour les premières années du règne d'Isabelle, les faits parlent avec une telle éloquence que la critique la plus pénétrante ne parvient pas à les démentir ». Parfois, la romancière prend le dessus, et son imagination, l'emportant sur la sévère rigueur du récit historique, lui impose par exemple cette vision d'Isabelle faisant son entrée dans l'Alcazar de Séville : « Elle s'assit pensive et grave dans la salle des Ambassadeurs aux colonnes multiples, aux arcs outrepassés, aux parements revêtus d'une admirable dentelle d'or. Elle parcourut les jardins odorants où les panaches des palmiers flexibles se balançaient sur le grenadier aux fruits de sang... En pénétrant dans ce temple d'une royauté orientale, Isabelle remercia le ciel qui l'en avait fait maîtresse souveraine et, pour un jour, elle dut s'abandonner à la douceur d'y vivre ».

Un moment, l'écrivain se substitue à son personnage et lui prête des impressions et des sentiments, en accord avec la sensibilité qu'elle lui suppose. La reine de Castille n'est pas loin de devenir héroïne de roman. Mais cette tentation est efficacement réfrénée, et Jane atteint le but

qu'elle s'était fixé : écrire, en historienne, la vie d'Isabelle la Catholique, et faire un bilan de l'œuvre accomplie.

Le premier chapitre, par lequel Jane fait le point sur la situation de l'Espagne à la naissance d'Isabelle, est une brillante synthèse où les événements, pourtant si nombreux et si complexes, sont présentés avec une très grande clarté, les principales orientations d'une histoire très perturbée se dégageant comme naturellement.

Cette biographie historique a, bien sûr, un caractère éminemment événementiel, mais le récit de la Reconquête et de la découverte du Nouveau Monde, pour être très détaillé, n'en est pas pour autant ennuyeux. En historienne rigoureuse mais soucieuse de ménager le plaisir de son lecteur, Jane sait éviter la liste interminable des faits d'armes ou des multiples accidents et malheurs qui accablent Christophe Colomb.

La lutte des chrétiens et des musulmans prend des dimensions épiques, et l'on croit assister, haletants et anxieux, au combat entre Garcilaso de la Vega et le géant more devant Grenade : « L'épée à la main, les adversaires se rencontrent une seconde fois. Le More tourne autour du Castillan, comme un vautour chassant un ramier. Mais, si le chevalier chrétien est inférieur à son ennemi comme force et comme taille, il l'emporte en souplesse et agilité. Il échappe à certains coups et pare les autres avec son bouclier à l'épreuve des meilleures lames. Le sang ruisselle sur les armures des deux guerriers. Croyant son adversaire épuisé et comptant sur sa masse pesante, le More saisit corps à corps le Castillan, et tous deux roulent sur le sol. Déjà, l'infidèle pose son genou sur la poitrine du chrétien et s'apprête à lui couper la gorge quand, soudain, on le voit chanceler et tomber à la renverse. Tandis qu'il levait le bras pour frapper, Garcilaso lui a planté sa dague dans l'aisselle et lui a percé le cœur. »

En tenant compte de l'état le plus récent des études colombiennes et, en particulier, du congrès des américanistes de 1892, Jane Dieulafoy parvient à établir sur des bases solides un portrait très nuancé de Christophe Colomb. Celui que ses panégyristes, son propre fils et son ami Bartolomé de las Casas, présentaient comme « le

navigateur érudit, le héros à l'âme généreuse, au cœur pur, au caractère loyal, que la palme des bienheureux devait récompenser de ses vertus en attendant un titre plus élevé dans la hiérarchie céleste », à descendre de ce piédestal gagne en humanité ce qu'il a perdu en prestige.

Si Jane pose un regard bienveillant sur Isabelle, et si elle est envers elle portée à l'indulgence, elle n'évade cependant pas les problèmes que soulèvent certains aspects de son gouvernement. Ainsi isole-t-elle la question de l'Inquisition, à laquelle elle consacre un long chapitre. Son point de vue est tout à fait clair et se trouvait déjà exprimé dans *Castille et Andalousie*. Elle condamnait les Torquemada et les Ximenes : « Leur bonne foi est leur seule excuse ; seule, elle défend leur mémoire de l'exécration. »

Avant d'examiner les raisons qui ont fait prendre à Isabelle la décision d'introduire l'Inquisition en Castille, Jane met les choses au net : « Ouvrez les annales de l'Inquisition ; seuls le martyrologue des chrétiens sous les empereurs romains et l'histoire sanguinaire de la Terre sont comparables. Ouvrez-les et déplorez une fois de plus que l'homme s'arroge le droit de violenter les consciences, soit en imposant une religion, soit en décrétant l'incrédulité. »

Cependant, elle ne se contente pas de juger et se garde du « pire anachronisme que puisse commettre l'historien..., porter sur le passé et le présent un jugement dicté par le même état d'esprit et méconnaître ainsi les transformations que les siècles opèrent ». Jane cherche à comprendre cette « erreur » qu'a commise Isabelle : elle lui trouve des raisons politiques et idéologiques. « Cette femme douce et compatissante aux faibles, sévère seulement aux méchants », est portée par son éducation, qui l'a livrée à « une foi dominatrice, irrésistible », à se soumettre aux avis d'« hommes profondément religieux, intolérants, fanatiques », dont le terrible Tomas de Torquemada ; Ferdinand, son époux, joue, quant à lui, un rôle non négligeable, voyant « dans les confiscations que le tribunal de Castille prononcerait, le moyen de remplir les coffres de l'État ».

En tout état de fait, « il n'est d'autre excuse à l'erreur d'Isabelle qu'une intolérance commune à cette époque aux princes, aux philosophes et aux théologiens de tous pays ». Mais rien ne permet de justifier la persécution et l'expulsion des Juifs et des Mores. Jane souligne, par contre, à quel point la conquête arabe fut douce aux peuples vaincus, et combien elle fut favorable à l'épanouissement des arts, des sciences et de toutes les formes de civilisation. Tout un chapitre, avant que ne commence le récit de la Reconquête, donne les dimensions de « la puissance more en Espagne ». Jane range Abderraman, calife de Cordoue, aux côtés des Médicis, pour l'éclat de son règne, sa générosité envers les artistes et les intellectuels et sa magnificence, « dont témoignent le bien-être des habitants, la richesse, la beauté des constructions », auxquels s'ajoutent « les jouissances de l'esprit et le culte des plaisirs intellectuels ».

La portée considérable de l'erreur commise n'est absolument pas minimisée, et Jane ne se cache pas le manque de discernement des Rois Catholiques qui, « s'ils eussent écouté les conseils de la sagesse et de la raison, eussent ordonné de saisir Torquemada, de punir son insolence présomptueuse et eussent épargné le peuple juif qui représentait la partie de la population la plus industrielle et la plus intelligente du royaume ».

Fervente catholique, Jane Dieulafoy est, bien sûr, toute disposée à considérer que la Reconquête et la victoire de la foi chrétienne suffisent à la gloire d'Isabelle et de Ferdinand, mais elle n'oublie pas le fanatisme déchaîné contre des populations non seulement innocentes, mais qui avaient concouru et pouvaient concourir encore à la prospérité d'une Espagne qu'ils avaient faite. Convaincue de la validité indiscutable de l'humanisme, Jane, alors que, sans trouble, elle décrit les furieuses batailles que se livrent Mores et chrétiens devant Alhama, Malaga ou Grenade, n'a pas de mot trop fort pour fustiger l'Inquisition et ses sinistres agents.

Cependant, à aucun moment l'historienne n'impute ces dramatiques « faux pas » à la nature même du pouvoir qu'exercent les Rois Catholiques : ils fondent la

souveraineté royale, rappelant sévèrement la noblesse à ses devoirs ; d'une main ferme, ils conduisent les affaires du royaume et favorisent son essor, l'autorité absolue leur étant un instrument de progrès et de prospérité. Jamais les écueils inévitables du despotisme n'affleurent, Jane s'en tenant aux strictes limites du règne d'Isabelle, sans ouvrir la perspective sur l'Espagne absolutiste qu'il fonde. Jane élabore une image positive de l'héroïne qu'elle a choisi d'illustrer et qui correspond si bien à son idéal de la femme-roi, suggéré par le libéralisme conservateur modéré qu'elle défend.

En ces années où la montée des périls se fait inexorable, Jane et Marcel vont à l'Espagne comme les amants d'un Orient qui s'était ouvert à eux puis s'était brusquement dérobé. Comme Maurice Barrès qui, à la même époque, va en Espagne pour s'y « composer une vie intense et contrastée » et s'exercer à toute la gamme des sensations, les Dieulafoy tentent d'échapper à l'exiguïté, à la mesquinerie de la vie moderne et aux angoisses que la guerre menaçante, et bientôt inévitable, fait naître.

L'Histoire, l'archéologie, l'étude des beaux-arts sont un refuge et renforcent l'espoir que l'on place encore en l'espèce humaine, malgré l'image désespérante d'une Europe sur le point de se déchirer qui, chaque jour, s'impose avec une plus grande netteté aux esprits clairvoyants.

N'est-ce pas l'appréhension même du cataclysme qui porte Jane vers ce xv^e siècle espagnol, bouleversé par une longue guerre meurtrière mais où s'affrontent des héros, et se résout dans l'éclat éblouissant du Siècle d'Or ? Si Jane, dans les œuvres qu'elle consacre à l'Espagne, semble a priori mettre si peu d'elle-même, convaincue que « le moi est haïssable », n'est-ce pas parce qu'elle pense, en parlant d'une autre qu'elle se donne pour modèle, oublier ses angoisses et sa profonde lassitude ?

La réalité, cependant, est impitoyable et, au mois d'août 1914, il faut définitivement y revenir et en tenir compte : la guerre est déclarée, et les Dieulafoy n'hésitent pas un instant, ils s'engagent une nouvelle fois dans la

lutte contre l'ennemi qu'ils ont déjà affronté en 1870. Le rêve oriental semble s'évanouir à jamais, et pourtant... c'est au Maroc qu'est affecté Marcel, sur sa demande de reprendre du service dans le génie. Jane, qui a milité pour la participation effective des femmes aux affaires militaires, l'accompagnera.

Atteindront-ils enfin, sur le sol africain, cet Orient inaccessible qu'en Perse ils ont cru à leur portée, mais dont seuls quelques pâles reflets leur ont été livrés ? Malgré l'attrait qu'exerça sur eux la Perse contemporaine, ils n'avaient pu ni se fondre dans sa civilisation ni la modifier à l'image de la nôtre. En Espagne, ils en étaient réduits, pour tenter de rejoindre l'Orient et ses fastes, à remonter jusqu'en un lointain passé, dont les traces s'effaçaient de jour en jour.

Le Maroc leur offrirait-il enfin l'occasion qu'ils avaient attendue depuis 1889, de réaliser la fusion de ces deux civilisations auxquelles ils étaient également attachés ? Parviendraient-ils à gagner au progrès et à ouvrir à la modernité, tout en leur conservant leur originalité, ces Arabes qui, d'Orient en Occident, avaient semé les germes des arts et des sciences ?

Ultime tentative qui laisse Jane sans illusions : elle a même la certitude, en fermant l'hôtel de la rue Chardin, et dans la foule qui se presse en gare d'Austerlitz, le 4 septembre 1914, qu'elle ne reverra pas Paris.

C'est à regret qu'ils s'embarquent, le 10 septembre, à Bordeaux et quittent une terre où les combats ont commencé sans qu'ils puissent y participer. Ils connaissent la guerre dans toute sa violence, sa cruauté, et ils préféreraient l'affronter une nouvelle fois que s'en éloigner et être réduits à une attente impuissante.

LE MAROC, LA GRANDE GUERRE, L'ENGAGEMENT

A six heures enfin, le *Gard* leva l'ancre, Jane et Marcel entamaient une nouvelle aventure et rejoignaient une fois de plus un pays oriental ; ils allaient vivre à nouveau dans ce monde musulman qu'ils avaient découvert, au début de leur mariage, et longuement fréquenté, tout au long de leur vie commune. Leur avenir les préoccupait moins que le sort du pays, déjà envahi, qu'ils quittaient, alors que Paris était menacé. Peu importait la crasse repoussante du bateau, la cabine exiguë où le roulis était insupportable. Ils ne prêtaient à tout cela qu'une attention distraite : toutes leurs pensées étaient pour ceux qu'ils avaient laissés à Bordeaux, à Toulouse et Paris.

Le *Gard* était un transatlantique qui n'avait pas été conçu ni aménagé pour le transport des passagers. Son personnel habituel avait été mobilisé et remplacé par des hommes qui n'avaient aucune expérience de la mer. Le cuisinier, engagé trois heures avant le départ, avait lui-même recruté son aide italien, qui avait le mal de mer comme un simple passager.

Alors que le navire descendait tranquillement la Gironde, Marcel et Jane prirent place autour de la table du dîner, en compagnie du premier président de la cour d'appel de Rabat, et de sa femme. M. et Mme Beige avaient passé quelques semaines en France et regagnaient le Maroc. Un jeune lieutenant, blessé à Kenifra, était

accompagné de sa jeune femme qui resterait avec lui jusqu'au moment où, rétabli, il retournerait dans le bled. La conversation roula sur les us et coutumes marocains, sur les difficultés que rencontrait notre gouvernement dans un pays qui n'était pas encore entièrement pacifié et que les Allemands, par leurs intrigues et leur propagande, poussaient à la révolte.

La nuit venue, Jane et Marcel regagnèrent leur cabine, située à l'arrière : ils y passèrent une très mauvaise nuit, secoués par les saccades de l'hélice et obsédés du bruit que faisait le gouvernail heurtant à tout instant la paroi. Ils virent avec soulagement le jour se lever et passèrent la journée sur le pont du centre où le roulis était moins sensible. Les rares passagers qui avaient déserté les cabines gisaient sur le pont, pitoyablement étendus sur les chaises longues. On ne put qu'à grand mal calmer les femmes qui se plaignaient de ne pouvoir s'apprêter, faute de lavabos. Un grand miroir qu'on leur procura évita l'émeute.

Le *Gard* longeait maintenant les côtes de l'Espagne et du Portugal et, un moment, on vit se détacher sur le ciel radieux l'élégante silhouette du palais des rois lusitaniens. Marcel et Jane, accoudés l'un près de l'autre sur le bastingage, se souvinrent ensemble de leurs voyages dans la péninsule Ibérique, quand ils partaient en quête d'œuvres d'art encore bien méconnues. Plus de vingt fois, munis de l'appareil photographique, du calepin de notes et du crayon, ils avaient passé les Pyrénées et parcouru routes, pistes et sentiers ; il leur semblait, pendant cette traversée qui les ramenait au Maroc, remonter le cours de leur existence. Leur longue exploration de l'Orient avait commencé par l'Afrique du Nord, et ils revoyaient le bateau, qui les avait autrefois conduits du Maroc à Gibraltar, lors de leur voyage dans la Sierra de Ronda.

Le dîner, ce soir-là, eut lieu dans la chambre de veille du commandant. Comme Jane, Marcel et leurs compagnons évoquaient les incidents du matin et la mauvaise humeur des dames ; le commandant leur avoua qu'il avait connu bien pire : son précédent voyage avait

été pour rapatrier deux cents femmes d'officiers et de fonctionnaires que le général Lyautey renvoyait. Certaines étaient sur le point d'accoucher, d'autres, malades, étaient sous morphine, toutes étaient étreintes de désespoir et d'angoisse, la plupart ne sachant même pas où trouver refuge en France. Cette traversée avait été un cauchemar, et jamais le commandant ne l'oublierait, ni la torture morale de n'avoir pu aider davantage ces malheureuses.

Pendant la nuit, le navire gagna la pleine mer. La journée qui suivit fut calme ; on croisa quelques navires anglais qui attestaient que les parages du détroit de Gibraltar étaient bien gardés. Dans le courant de l'après-midi, un navire de guerre, que le *Gard* salua aussitôt, s'approcha lentement du transatlantique sans donner aucun signe de reconnaissance. Les passagers, anxieux, se demandèrent s'il ne s'agissait pas d'un bateau allemand ; un silence pesant et lourd régnait. Enfin, l'inconnu hissa le drapeau : il était espagnol ! La journée s'acheva dans le calme et, pour leur dernière nuit à bord, Marcel et Jane eurent l'avantage d'occuper la cabine du commandant qui devait rester sur le pont. Ils purent enfin dormir et retrouver quelque force avant le débarquement.

Au matin du cinquième jour, la côte apparut, plate, jaune et désolée ; l'Afrique approchait. Tous les passagers, commerçants, petits fonctionnaires et, aussi, personnes indésirables en France se pressaient sur le pont. La mer était belle, le débarquement se ferait donc sans problème : on n'avait aucune raison de craindre que la barcasse, qui permettait de franchir la redoutable barre, ne chavirât.

En début d'après-midi, un minaret perça la brume : on était au large de Casablanca. Neuf navires français attendaient dans la rade. Le *Gard* arborait le drapeau, pour annoncer l'arrivée de personnalités importantes. Les officiels montèrent à bord, se livrèrent aux formalités d'usage et, aussitôt, avant de redescendre, communiquèrent les dernières nouvelles de France : les Allemands avaient été arrêtés sur l'Aisne, leur progression était suspendue, et Paris momentanément sauvé. Tout aussitôt, la joie éclata en exclamations bruyantes, et ces gens, que séparaient leurs origines et leur position sociale, se jetèrent

dans les bras les uns des autres ; sur le pont, le regard tourné vers le lointain, ils entonnèrent une *Marseillaise* triomphale et nostalgique.

Jane fut la première à grimper dans le panier accroché au treuil qui devait la descendre jusqu'à la barcasse. Marcel la suivit. Ce voyage était décidément sous le signe de l'incognito : leur arrivée n'avait pas été annoncée, et il fallut prévenir le génie pour qu'il envoyât une voiture. Le port, en cours d'aménagement, grouillait d'une intense activité : portefaix, débardeurs marocains et noirs se frayaient à grand mal un chemin parmi les caisses de bois qui s'empilaient. La ville toute neuve, hérissée d'échafaudages, dont les rues à peine ouvertes étaient encore bordées de hauts talus de terre et parsemées de fondrières, offrait le spectacle d'une extraordinaire animation : les automobiles européennes côtoyaient les chameaux maigres à l'air méprisant et les ânes porteurs d'eau qui refusaient le passage, malgré les hurlements des omnibus cahotants.

Des tranchées coupaient certaines rues et témoignaient que les autorités françaises pourvoyaient rapidement aux travaux de première nécessité. Les Allemands, expulsés, ne nuisaient plus au développement de la ville. Dans la voiture qui les menait au Grand Hôtel, Jane et Marcel, saisis d'étonnement devant les formidables transformations que connaissait le Maroc, ne pouvaient refouler un vague sentiment d'inquiétude : certes, tout ce qu'ils voyaient était plein de promesses, Casablanca, pourvue d'un port et approvisionnée en eau potable, serait sans doute une magnifique capitale dans dix ans. Mais eux, auraient-ils la force, l'ardeur qu'il fallait pour concourir au développement de ce pays encore hostile ? Peut-être s'étaient-ils un peu inconsidérément engagés dans cette entreprise ? Mais, une nuit dans la meilleure chambre du Grand Hôtel de Casablanca effacerait les fatigues du voyage et redonnerait l'énergie qui, momentanément, leur manquait.

Le lendemain matin, une voiture du service du génie les attendait pour les conduire à Rabat, siège de la

résidence du gouverneur général. Un chemin de fer reliait bien les deux villes, mais, construit avant la déclaration de guerre et sous les contraintes absurdes des Allemands, il ne permettait qu'un trafic ridiculement réduit ; les voies, beaucoup trop étroites, empêchaient que l'on dépassât les dix kilomètres à l'heure sous peine de dérailler. Ainsi les marchandises françaises ne pénétraient-elles que difficilement le pays.

La route longeait la côte à quelque distance, traversait des cours d'eau sur les ponts de fer, jetés par le génie depuis quelques mois à peine, passait au pied de petits forts marocains, qui rappelaient aux deux passagers les caravansérails de Perse ; le ciel d'un bleu intense, inondé de l'implacable soleil de ce début de septembre, concourait à créer l'illusion.

Une matinée fut nécessaire pour parvenir à Rabat que l'automobile traversa de porte à porte, fendant la foule des hommes en burnous et des femmes enveloppées dans des togas de laine, sans provoquer aucune protestation. Si le chantier de Casablanca portait en germe la ville moderne, qui s'ouvrait à l'avenir et donnait l'image d'un pays en pleine transformation, Rabat, elle, à l'abri de ses remparts, parcourue de ruelles tortueuses, bordées de maisons blanches à terrasses, était une ville absolument arabe, préservée de toute influence européenne.

La résidence du général Lyautey et le quartier administratif s'élevaient à l'écart de la vieille ville, mais, établis entre les deux enceintes, ils en faisaient aussi partie, réalisant la fusion des deux civilisations.

L'auto s'arrêta devant l'hôtel Hassân que cent mètres seulement séparaient de la résidence. Informé de l'arrivée du colonel Dieulafoy, le général Lyautey le convoqua aussitôt. Salutations d'usage, plates et froides. L'heure n'était pas aux démonstrations chaleureuses, et Jane, aux côtés de Marcel, se sentait mal à l'aise, accablée par le regard sans bienveillance du général. L'explication ne tarda pas : une dépêche envoyée au ministère de la Guerre pour Marcel, qui ne l'avait jamais reçue, lui interdisait de se faire accompagner de son épouse. Le mécontentement de Lyautey se comprenait d'autant mieux

qu'il venait de contraindre deux cents femmes d'officiers à rejoindre la France. Comment serait interprétée la présence de Mme Dieulafoy ? Jane, quant à elle, malgré l'excellence des raisons qu'on lui opposait, acceptait mal d'être traitée comme une femme ordinaire, encombrante et inutile. N'était-elle pas, elle aussi, engagée volontaire pour faire la preuve des services que pouvait rendre une femme dans l'armée ? Avait-on oublié sa participation à la dernière guerre sous la capote militaire qu'elle avait portée une semaine et qu'elle ne quitta que contrainte, pour prendre l'uniforme des francs-tireurs qu'on lui imposa ? Enfin, n'avait-elle pas donné une démonstration suffisante de son endurance et de son courage quand, lors de la mission de Susiane, elle fit le coup de feu contre les pillards ?

Leur séjour commençait donc bien mal : les pressentiments et les doutes qui les habitaient depuis leur départ de Paris semblaient trouver confirmation dans cet accueil glacial. Déracinés, seuls dans un milieu hostile, parviendraient-ils à s'acclimater, à trouver en eux assez de ressources pour affronter cette nouvelle aventure ? Logés à l'hôtel Hassân, malgré les prévenances d'un Toulousain qui avait immédiatement reconnu le colonel Dieulafoy, pour avoir très souvent chassé sur ses terres de Pompertuzat, Jane et Marcel eurent plusieurs mois le sentiment pénible d'être en transit, de vivre une longue période incertaine : l'anonymat de la chambre d'hôtel leur interdisait la chaude intimité qu'ils avaient toujours su faire naître autour d'eux.

En janvier 1915, au seuil d'une nouvelle année, ils prirent possession d'une maison arabe qu'ils louèrent rue des Consuls, au fond d'une impasse très étroite et fort noire. La demeure à deux étages, avec de jolis patios, était établie sur un escarpement battu à marée haute par le Bou Regreg qu'elle dominait. De la terrasse éclatante de blancheur, on découvrait tout l'estuaire : Salé en face, la tour Hassân à droite, la pointe des Oudaïas à gauche et, au loin, la mer.

Jane tendit les murs de nattes de paille, jeta des tapis marocains sur les dallages et recréa un univers personnel

où Marcel et elle trouvèrent refuge. Ils s'étaient éloignés de la résidence mais rapprochés du bureau du génie, ce qui leur permettait de jouir plus longtemps l'un de l'autre. Plus que jamais, ils avaient besoin de cette communion de pensée et de sentiment qui, depuis quarante-cinq ans, leur avait permis de venir à bout des pires difficultés. Accord, harmonie, même volonté tendue dans l'action leur avaient donné la force morale et physique.

Tous les matins, ils se rendaient tous deux sur le chantier de la mosquée Hassân : Marcel établissait le programme de la journée puis rejoignait son bureau du génie. Jane restait seule et dirigeait les travaux pendant que son mari assistait au conseil du gouvernement qui se tenait quotidiennement à la résidence. Le repas de midi les réunissait chez eux, dans la vaste salle à manger qui s'ouvrait sur la terrasse et la mer. Jane faisait le point des découvertes à la mosquée, et Marcel lui rapportait les dernières nouvelles de France.

Tout au long du mois de septembre 1914, ils vécurent au rythme des dépêches et des journaux. Chaque jour, ils les consultaient avec angoisse, impatients de connaître enfin l'issue de la formidable bataille qui se livrait sur la Marne. Le 22 septembre, ils en eurent la certitude : c'était une victoire ! Bien chèrement acquise, puisque les deux tiers des officiers qui avaient quitté le Maroc pour rejoindre les champs de bataille en France y avaient péri ! Presque quotidiennement, ils apprenaient la mort ou la disparition de jeunes hommes qu'ils avaient connus : faute de pouvoir réchauffer leurs amis de leur présence, ils leur écrivaient et s'efforçaient d'alléger la douleur en la partageant. Ainsi, Jane avait dû à deux reprises écrire à Joseph Reinach : une première fois lorsque son gendre, Pierre Goujon, était mort en montant à l'assaut à la tête de sa compagnie, une seconde quand les journaux les informèrent que son propre fils avait été blessé.

Marcel dirigeait donc les services du génie et veillait en particulier à l'exécution du chemin de fer Fez-Meknès qui serait inauguré à la fin de leur séjour. Peu de temps après leur arrivée, Marcel entreprit un voyage d'inspection

à Meknès et Fez où il devait implanter des hôpitaux militaires. Jane l'accompagna mais tout au long du voyage, se sentit très fatiguée, atteinte de coliques et de nausées qui la contraignaient à tenir la chambre et que seul l'opium calmait.

La visite des hôpitaux de fortune établis à Meknès et à Fez n'était pas pour lui réinsuffler l'énergie qu'elle sentait peu à peu décroître en elle : les soldats, abrités sous des tentes ou dans des baraquements en planches, étaient terrassés par la typhoïde ou succombaient à la dysenterie amibienne qui faisait de tels ravages qu'on ne savait plus où mettre les malades.

A Rabat même, Jane consacrait ses après-midi au dispensaire et aux œuvres que dirigeaient la générale Lyautey et Mme de Saint-Aulaire, femme du ministre plénipotentiaire auprès du sultan. La responsabilité et les contraintes étaient considérables puisque la Croix-Rouge était installée dans quatre villes, qu'il fallait veiller au bon fonctionnement d'une maternité, d'un hôpital et d'une maison de convalescence pour officiers et soldats. Aussi, Mme Lyautey marquait-elle quelque lassitude et ennui ; elle avait été infirmière pendant neuf ans et regrettait le travail au chevet des malades.

Jane, quant à elle, assurait le service de l'ambulance et administrait soins et réconfort aux malades du dispensaire indigène. L'état sanitaire de la population était pitoyable, surtout celui des enfants que décimaient les maladies infectieuses. Cependant, ils réagissaient très bien à la pharmacopée européenne qu'ils n'avaient jamais connue encore. Tous les matins, on procédait à la distribution de lait concentré venu d'Europe et à la visite des nourrissons, enfants d'Espagnols et de Marocains.

Ce service à caractère humanitaire avait aussi une portée politique indéniable : l'action sociale des Français concourait grandement à leur concilier les populations marocaines, reconnaissantes que l'on prît soin de leur santé. Cependant, ce dispensaire occupait un local exigü, malsain, où aucune condition élémentaire d'hygiène n'était respectée. Les risques d'épidémie étaient permanents et menaçaient aussi bien les traitants que les traités.

La générale et la comtesse de Saint-Aulaire avaient honte de l'état du dispensaire indigène et souhaitaient sa disparition pure et simple. Jane, consciente de l'intérêt qu'il y avait pour tous, Français et Marocains, à le maintenir, entreprit des démarches pour son transfert.

Elle échoua d'abord, mais, déterminée, elle s'adressa directement au général Lyautey. Depuis la mémorable réception de leur arrivée, les rapports du résident général et de Jane avaient pris une tout autre tournure : le militaire avait su apprécier son esprit d'entreprise, sa volonté sans faille et son activité protéiforme. Sa bienveillance lui était tout acquise, et Jane obtint donc son accord. Le dispensaire indigène fut transporté dans un local vaste et sain, que les ouvriers remirent sans tarder en état.

Jane ne limita pas son action à améliorer les œuvres laïques : elle apporta aussi son concours aux sœurs missionnaires de Marie qui tenaient un orphelinat confié par la mairie. Les sœurs manquaient de place et réclamaient depuis longtemps un nouveau local. Jane se fit leur avocate et obtint gain de cause.

Un matin, en sortant de la maison, elle buta du pied sur un nourrisson soigneusement emmitouflé mais que l'air glacial avait déjà privé de la force de se plaindre. Elle porta elle-même, sans plus tarder, l'enfant abandonné à l'orphelinat. Le cas n'était pas unique et la création d'une crèche s'avéra nécessaire. Nouvelle intervention auprès du général Lyautey, et les sœurs de Marie, ravies, eurent un établissement réservé aux nourrissons. Leur reconnaissance envers Jane l'émut « jusqu'aux larmes » : elle se sentit reprendre courage, elle qui, jusque-là, sans liens, sans relations, intimidée par l'appareil militaire, « osait à peine respirer », réalisait le projet qu'elle avait formé à Paris : par son action d'infirmière, elle faisait la preuve de ce que pouvaient les femmes en temps de guerre et confirmait tout l'intérêt qu'il y aurait eu à les incorporer à l'administration de l'armée.

Mais les activités du génie pour Marcel, les services rendus à l'ambulance et au dispensaire pour Jane ne suffisaient pas à assouvir leur soif d'activité. Et puis, le

démon de la découverte archéologique les habitait toujours. Le long voisinage avec la tour Hassân ne pouvait rester infructueux. Marcel, depuis son séjour en Algérie, au début de sa carrière d'ingénieur, avait toujours porté le plus grand intérêt à l'architecture musulmane. Peu après leur mariage, dans les années 1870, ils avaient parcouru ensemble l'Afrique du Nord, du Maroc à l'Égypte. Ils étaient, bien sûr, venus à Rabat, attirés par la vieille ville fortifiée et ses monuments, et surtout par le plus célèbre d'entre eux : la mosquée Hassân, la plus vaste du monde musulman, construite à la fin du XII^e siècle par Yakoub el-Mansour.

Ils avaient alors visité les ruines informes, dominées par la tour majestueuse et inachevée. Les aloès, les orangers mêlés aux figuiers et aux vignes avaient poussé leurs racines et leurs branches entre les pierres, et le site n'était qu'un jardin sauvage qui rendait le monument indéchiffrable.

Le hasard les avait ramenés au Maroc plus de quarante ans plus tard, et les archéologues militants qu'ils étaient ne pouvaient laisser échapper l'occasion de nouvelles fouilles. Très vite, ils soumirent leur projet au général Lyautey qui l'approuva aussitôt : en effet, ce remarquable administrateur et ce fin politique était parfaitement conscient que, pour gagner les Marocains à la France, il fallait non seulement tirer le pays vers l'avenir, le pourvoir d'équipements modernes et des « bienfaits de la civilisation », mais aussi ne pas nier son identité, mettre en valeur son passé, en s'attachant à exhumer et restaurer ses témoignages. Il fallait bien se garder de donner aux Marocains le sentiment de leur infériorité devant la civilisation occidentale ; il était nécessaire de leur conserver la dignité que leur conféraient un passé prestigieux et une culture raffinée. Le général Lyautey avait mis sur pied un service des Monuments historiques qui procédait à la restauration systématique des monuments et sites et veillait à ne pas porter atteinte aux vieilles cités indigènes : les quartiers neufs s'érigeaient à leurs côtés, et les architectes cherchaient à les intégrer du mieux possible aux quartiers anciens. Les fouilles de la mosquée Hassân

donneraient aux Marocains une nouvelle preuve de l'intérêt que les Français portaient à leur civilisation et à leur religion. Le projet fut par conséquent adopté d'emblée.

Aussitôt, Marcel et Jane effectuèrent les premiers relevés. Il fallait tout d'abord défricher le site : travail considérable qui réclamait une main d'œuvre importante. Lyautey accorda un régiment auquel s'ajoutèrent huit hommes envoyés par le colonel Jouinot-Gambetta. Ces soldats français encadraient des ouvriers marocains, des prisonniers polonais et, surtout, près de deux cents prisonniers allemands. Ces derniers s'étaient trouvés sur le territoire marocain après la déclaration de guerre, se livrant à la propagande antifrançaise et même au trafic d'armes.

Le 1^{er} octobre 1914, les tentes furent plantées et les travaux commencèrent. Marcel, accaparé par les affaires militaires et le service du génie, ne pouvait se consacrer entièrement aux fouilles de la mosquée. Lui-même, dans le compte rendu qu'il fit en 1920, souligne l'ampleur de sa dette envers « sa compagne bien-aimée » et insiste pour qu'on lui accorde la plus grande part de ces travaux.

Et, de fait, Jane consacrait toutes ses matinées à la mosquée, décidait, en accord avec Marcel, des sondages à faire et dirigeait avec autorité une troupe considérable d'ennemis, souvent difficiles et parfois même insolents. Ainsi, par un matin de février 1915, alors que le plan de la mosquée se dessinait déjà, un sous-officier allemand « qui parlait français comme un Parisien », vint trouver Jane, lui dit tout l'intérêt qu'il prenait à participer à la fouille. Après ce début engageant, il ajouta qu'il excitait passionnément ses hommes au travail afin que, après la victoire, allemande, cela allait de soi, son pays trouvât les travaux achevés. Jane suffoqua sous le coup d'une telle audace et se vengea cruellement : elle fit envoyer le sous-officier féru d'archéologie sur un chantier... routier !

La tension qui régnait dans les ruines de la mosquée se trouvait nourrie et amplifiée des événements politiques survenant en France comme au Maroc. Au mois de

novembre 1914, le bruit courut que des navires allemands rôdaient au large et que d'un jour à l'autre, ils bombarderaient Casablanca et Rabat. On disait aussi que le bateau de Bordeaux n'avait pu partir en raison du danger. Une véritable psychose régnait parmi les Européens : une nuit, la ville fut inondée de lumière. Ce fut la panique à l'hôtel Hassân : les gens se réveillèrent, coururent au-dehors, croyant déjà entendre les déflagrations des bombes allemandes. Marcel les avait exhortés au calme et rétablit la vérité : la lumière était celle que projetaient deux navires français, mouillés devant la ville.

En ce même mois de novembre, survint la lamentable affaire de Kenifra. Alors que quarante-cinq mille hommes avaient été rapatriés et remplacés par des territoriaux et que l'ordre formel avait été donné de ne répondre, sous aucun prétexte, à la provocation, le colonel qui commandait la place de Kenifra décida de partir à la poursuite d'un chef rebelle. A la tête de huit cents hommes, quatre pièces d'artillerie et un renfort de cavalerie, l'expédition punitive française rattrapa les pillards et anéantit leur camp mais tomba, au retour, dans un guet-apens. La colonne française, ainsi prise au piège, manqua vite de munitions et ne put répondre au feu nourri qui les décimait : cinq cents hommes furent tués sur place, incluant trente-trois officiers, dont le colonel.

Le général Henrys, en garnison à Fez, s'était rendu à Kenifra, mais n'avait pu que constater l'ampleur du désastre. L'événement était d'autant plus inquiétant que la Turquie était entrée en guerre depuis peu et que les Marocains pouvaient vouloir s'engager dans la guerre sainte contre les « infidèles ».

Dans ce contexte de désordres, on peut mesurer le courage et la force de caractère qu'il fallut à cette femme de plus de soixante ans, déjà atteinte par la maladie, pour mener à bien le travail considérable de dégagement et d'exploration de la mosquée Hassân. A aucun moment l'intérêt du général Lyautey ne se démentit, et il eut la confirmation de la justesse de ses vues : les hautes personnalités marocaines venaient sur le chantier ; ainsi, Si Bouchaïd Doukkali, ministre de la justice du sultan,

qui aida à interpréter une succession de chambres que Jane venait de découvrir ; il s'agissait de la *medressa* de la mosquée, en quelque sorte l'hôtellerie des étudiants. Le sultan Mouley Youssef lui-même visita le chantier et sut apprécier le travail accompli et l'esprit qui y avait présidé.

La mosquée était en partie rétablie dans son ancienne splendeur ; les colonnes redressées dessinaient son plan, et la tour Hassân était redevenue minaret. Les ruines étaient tout aussi belles, mais d'une beauté plus classique que le jardin sauvage et à l'abandon que les Dieulafoy avaient trouvé. En 1920, un inconnu réagira à l'article que Marcel Dieulafoy consacra aux travaux effectués à la mosquée Hassân : dans une lettre, il lui reproche sa trop grande modestie car, selon lui, la découverte de la mosquée de Yakoub el-Mansour méritait qu'on la mît plus en valeur que ne le font ses propres inventeurs, et il affirme : « C'est une grande œuvre que cette découverte. En des temps moins tragiques, la presse tout entière s'en fût emparée, et le monde savant en discuterait la portée et les conséquences. » Le critique de Marcel poursuit, en mettant sur le même plan les fouilles de la mosquée et la prise de Fez : elles n'auront pas moins contribué à asseoir notre puissance au Maroc, en convainquant les Marocains de l'intérêt des Français pour le passé de leur pays et sa religion.

Un autre site aussi prestigieux avait retenu l'attention de Lyautey et du général Henrys : la ville romaine de Volubilis, qu'ils voulaient explorer. Le succès du chantier de la mosquée Hassân les y encourageait, mais ils ne voulaient pas se jeter dans cette entreprise sans avoir demandé les conseils de Marcel. Les époux Dieulafoy se rendirent donc sur les lieux, où des murs se dressaient encore en place. Les vestiges d'un temple, l'escalier y conduisant, un arc de triomphe, des fragments de sculpture et des inscriptions permirent à Marcel de tracer les grandes lignes des fouilles projetées.

L'honneur de les entreprendre ne lui reviendrait pas puisque Jane et lui durent quitter le Maroc avant qu'elles ne commencent. En effet, Jane, chaque jour, sentait ses forces la quitter.

Peu de temps après leur arrivée, au mois d'octobre, quand elle avait accompagné Marcel dans sa tournée à Fez et Meknès, elle avait ressenti les premières atteintes de la maladie. Malgré toute sa volonté de réagir, nausées et troubles intestinaux la terrassaient et la laissent chaque fois plus affaiblie. Ce journal qu'elle tient depuis leur départ de Paris est de plus en plus difficile à remplir : de jour en jour, le texte s'amenuise, et la main fatiguée trace plus difficilement les mots. Les développements détaillés du début, ponctués d'anecdotes et de remarques savoureuses, se réduisent peu à peu pour devenir simples notes et aboutir au silence dans le courant du mois de février 1915.

Jane figure parmi les victimes du manque de salubrité et d'hygiène qui régnait dans le dispensaire indigène. En effet, elle contracta dans ce milieu une bronchite aiguë et une ophtalmie purulente qui la contraignirent à renoncer à toutes ses activités. A force de soins, les médecins vainquirent la maladie. Jane, qui ne pouvait supporter l'inactivité, voulut reprendre le travail à la mosquée et le service, tant au dispensaire qu'à l'ambulance. Affaiblie, elle rentrait épuisée et ne pouvait même plus poursuivre la rédaction de son journal.

Jusqu'au mois d'avril 1915, elle lutta désespérément, refusant de se plaindre et s'efforçant de présenter à Marcel un visage serein. Elle ne réussissait cependant pas à le tromper ; elle était profondément changée, la souffrance se lisait sur son visage, ses traits tirés, creusés. Les yeux bleus ne brillaient plus du même éclat, la lueur malicieuse qui les animait autrefois s'était éteinte, et les paupières semblaient s'être alourdies.

Marcel, à la voir agir, sentait combien tout mouvement lui coûtait. Sa résolution fut vite prise : il fallait retourner en France. A Langlade, Jane retrouverait sa maison, le domaine familial, se reposerait au milieu de ses amis et reprendrait des forces. Il demanda donc une permission, l'obtint, et ils reprirent ensemble le bateau qui les reconduisit à Bordeaux.

A Pompertuzat, grâce à la douceur du printemps toulousain, Jane se remit. Les troubles disparurent et les

forces revinrent. En ce printemps 1915, les Anglais et les Français multipliaient les offensives en Artois et en Champagne, pour tenter de soulager le front russe. Joffre prétendait user les forces allemandes mais ne remportait aucun succès : les pertes étaient effroyables, et l'on ne voyait aucune issue à cette guerre d'usure qui se généralisait, la *Blutkrieg* comme l'appelèrent les Allemands eux-mêmes.

Marcel et Jane, emportés par le même élan patriotique qui les avait déjà animés contre les Prussiens en 1870, ne pouvaient accepter de s'exclure de l'effort national. Marcel était engagé au service de la France, au Maroc il dirigeait un secteur important des travaux publics, et il ne pouvait être question d'abandonner ce qu'ils avaient entrepris. Aussi, au bout de quelques semaines, ils repartirent et rejoignirent Rabat.

Mais, peu après leur arrivée, les troubles réapparurent : Jane était atteinte de la dysenterie amibienne qui avait fait tant de ravages parmi les Européens. Jusqu'au mois d'octobre, elle mit à profit les rémissions de plus en plus rares que lui laissait la maladie pour assurer à nouveau les services du dispensaire et de l'ambulance. Cette femme d'action ne pouvait renoncer à la règle de toute sa vie : il lui fallait se rendre utile, concourir à l'œuvre de la France au Maroc.

A l'automne 1915, son état avait subitement empiré, et il fallut regagner la France. Une nouvelle et dernière fois, Jane et Marcel s'embarquèrent sur le bateau de Bordeaux qui dut faire le voyage en douze jours : on multiplia les escales pour soulager la malade, torturée de douleurs atroces. En ce mois d'octobre, l'activité des sous-marins allemands s'intensifiait, la mort rôdait partout à bord et en mer. Le bateau força finalement le passage de la Gironde, où deux navires français offraient le triste spectacle de leur coque éventrée.

Ils retrouvèrent Langlade, le domaine au bord du canal, qui prenait les teintes mélancoliques de l'automne. Jane s'installa dans la grande chambre du premier étage, celle que le soleil, dès son lever, inondait de ses rayons. Près de la fenêtre, la table de travail où elle avait,

quelques mois plus tôt, rédigé la préface à l'ouvrage de Watelin sur la Perse ; devant ses yeux s'étirait le long ruban du canal, jusqu'à la colline de Pompertuzat, dont on devinait les cyprès noirs ondoyant doucement au-dessus des tombes. En cette saison où la vie se repliait et accordait une éphémère victoire à son implacable rivale, Jane, plus que jamais, dans ce manoir où elle avait vécu au rythme de la nature, se sentait à l'unisson, et le reflux de ses forces, aussi douloureux fût-il, lui laissait le fragile espoir qu'au printemps, la vie en elle renaîtrait.

Une fois déjà, en Perse, lors de cet infernal voyage de retour dont le souvenir était encore si vif, n'avait-elle pas cru ses ressources épuisées et la mort bien proche ? Son extraordinaire énergie lui avait alors permis de reprendre le dessus, et le goût d'écrire lui était revenu avec l'appétit de vivre.

Plus de trente années la séparaient de ces moments de souffrance et d'angoisse et, même si elle avait pleinement conscience d'avoir vieilli, elle sentait encore le désir de créer et d'agir : sur la table, le petit cahier vert de son journal, commencé au Maroc, était ouvert et l'invitait à le poursuivre. Chaque jour, Jane s'accusait encore de paresse, mais, malgré tous ses efforts, ne pouvait retrouver l'élan qui lui aurait permis d'écrire, de reprendre le fil de sa dernière expérience orientale.

A l'entrée de l'hiver, Jane savait qu'elle abordait le plus farouche combat de sa vie et elle y engageait toutes les forces qui lui restaient : elle ne pouvait se résoudre aussi facilement à abandonner Marcel qui dissimulait chaque jour plus mal sa douleur et son désespoir grandissants. Cependant, les souffrances étaient de plus en plus intolérables, le mal progressait et lui accordait de moins en moins de rémissions. Certes, le dernier printemps qu'ils avaient passé à Langlade avait bien permis à Jane de se rétablir, il semblait alors qu'elle avait vaincu la maladie, et un espoir lui restait d'y parvenir cette fois encore. Mais, au fur et à mesure que l'hiver s'installait, dénudant le parc et les rives du canal, Jane sentait croître en elle la certitude de sa fin prochaine.

Elle revenait toujours à la petite table sous la fenêtre,

mais la plume lui tombait des mains avant que d'avoir pu tracer une seule ligne ; ses yeux se levaient vers le sommet de la colline de Pompertuzat, jusqu'au cimetière où reposait déjà sa mère, morte l'hiver précédent, quelques mois seulement après leur départ pour le Maroc, que Jane et Marcel lui avaient d'ailleurs caché pour lui éviter de cruelles inquiétudes. En quittant Paris, ils n'avaient pas été entraînés par le même enthousiasme qui les avait jetés sur les routes de Perse : Jane avait eu, en embarquant à Bordeaux, le pressentiment qu'elle ne reverrait pas la France, mais bravement avait dit : « N'importe ! Partons ! » Le sentiment de ne connaître au Maroc que des déboires avait persisté tout au long de leur séjour ; la guerre s'était, au fil des mois, intensifiée, et les mauvaises nouvelles qui leur venaient du front avivaient encore le chagrin de l'exil. La douleur avait culminé quand ils apprirent la mort de Mme Magre. Marcel avait mêlé ses larmes à celles de Jane, et tous deux s'étaient lamentés de n'avoir pu assister dans ses derniers moments celle dont le soutien et la tendresse ne leur avaient jamais fait défaut.

Depuis qu'ils étaient revenus à Langlade, Jane avait plusieurs fois demandé à Marcel de l'accompagner jusqu'à la tombe de la famille Magre, et ils avaient, main dans la main, gravi la colline jusqu'au cimetière familial, étendu devant le porche de la modeste église qu'entournaient les cyprès noirs et majestueux. Bien souvent, Jane avait fait le même chemin avec sa mère et ses sœurs, mais ces visites étaient, dans son souvenir, illuminées par le soleil du plein été et les robes fleuries de la nuée bourdonnante des jeunes femmes.

En ces semaines, en ces mois où, jour après jour, elle sentait la vie la quitter, le silence où s'était plongé Langlade lui était insupportable : elle avait connu ce domaine retentissant des cris d'enfants, continuellement animé de leur activité inlassable et multiforme. Marcel et elle, tous deux raidis par la souffrance et l'angoisse, ne suffisaient pas à redonner vie à cette maison qui vibrait encore des éclats de rire de toute une jeunesse envolée. Sa foi chrétienne l'aidait à surmonter la douleur de quitter

ce monde où elle avait lutté pour atteindre le bonheur, mais imaginer Marcel seul, privé du soutien de ces enfants qu'ils avaient tant désirés, en vain, était plus intolérable que le martyre physique enduré depuis des mois.

Depuis 1871, ils avaient tout partagé, et leur séjour au Maroc était la dernière expression de leur engagement au service de leur pays, la plus complète sans doute, puisque les deux pôles de leur activité, la guerre et l'exploration de l'Orient, s'y rejoignaient. L'un et l'autre, quand la guerre avait été à nouveau déclarée, ils avaient répondu sans hésitation à l'exigence impérieuse de leur devoir. Sans doute auraient-ils préféré rester en France et servir sur le front, mais, au Maroc, ils avaient la conviction d'aider à la réconciliation de l'Orient et de l'Occident. Dans cette entreprise, ils sont encore fidèles aux idées que Jane, dans sa relation du voyage en Perse, et Marcel, dans son essai sur *l'Islamisme et la science*, exprimaient avec force dès 1883. Animés par la foi dans le progrès triomphant, ils ont découvert en Orient, Afrique du Nord, Moyen-Orient et Perse, des contrées « où sont répandus à profusion tous les biens de la terre », dont la lumière, la beauté, la richesse fascinent les hommes du Nord, habitués aux hivers froids et brumeux, dans les régions septentrionales où « chaque degré dont s'élève notre thermomètre, chaque bec de gaz qui s'allume dans nos immenses cités coûte la vie à des ouvriers enfouis dans les profondeurs des houillères » (*l'Islamisme et la science*). En Algérie d'abord, au début de sa carrière d'ingénieur, en Perse où il était prêt à se mettre au service de Zélé Sultan, pour l'aménagement de la voie fluviale du Karoun, au Maroc enfin, sous la direction de Lyautey, Marcel, et Jane avec lui, s'est fixé le devoir d'exploiter les possibilités immenses des terres orientales, d'« utiliser au profit de l'intérêt général les forces vives dont elles disposent » et d'« améliorer la situation matérielle et morale des colonies mahométanes ».

Mais, en ces sombres mois du début 1916, Jane fait le bilan de leur expérience orientale et ne peut se garder d'une certaine amertume : au Maroc, comme en Perse, l'Orient islamique leur a résisté. Pas davantage que la

plupart des Occidentaux, ils n'ont pu entamer la force passive que, sous couvert de résignation, les musulmans opposaient aux progrès de la « civilisation ». L'Orient s'était offert à leurs yeux émerveillés mais aussitôt s'était refermé, dès qu'ils avaient manifesté le désir de le transformer. Si l'on n'acceptait pas de renoncer à l'action sur cet univers qui la refusait, il fallait se résigner à simplement admirer le décor impénétrable, et Jane, aussi bien que Marcel, ne pouvait s'y résoudre.

L'archéologie n'avait-elle pas procuré un exutoire à leur besoin d'agir sur le monde ? A Suse, c'était un autre Orient que celui de l'Islam qu'ils avaient ressuscité, dont ils se sentaient plus proches, parce qu'il dépendait d'eux qu'il revive. A Rabat, la mosquée Hassân, restituée dans son ancienne splendeur, témoignait de leur action sur le passé d'une civilisation dont le présent les rejetait absolument.

Marcel et Jane avaient toujours été animés d'un tel appétit de vivre qu'aucun obstacle n'en avait eu raison. Ils avaient, pour champ de leur action, choisi le territoire qui, par sa nature même, devait leur opposer la plus grande résistance. Jane se souvenait d'une visite à la nécropole des sultans du Maroc, Chella, bien emmurée, où, comme en une oasis miraculeuse, la végétation resplendissait : à chaque pas qu'elle faisait, à travers le voile de la poussière fauve qu'elle soulevait, Jane reconnaissait les splendeurs des jardins persans où, des dizaines d'années plus tôt, elle s'était délicieusement abandonnée aux sortilèges des odeurs et des couleurs, mêlées et conjuguées. Chella et son cimetière étaient le paradis originel, et Jane s'était demandé si « au Maroc il fallait aller dans le séjour des morts pour y trouver la vie » (Journal) L'Orient n'était-il donc accessible qu'en ces lieux que le temps et les hommes avaient voués au silence et à la solitude ? Pour se faire admettre parmi les vivants, un Occidental n'avait-il d'autre recours que de se dépouiller de sa nature d'Européen ? Fromentin, pendant son année passée au Sahel, avait été tenté de le faire, Isabelle Eberhardt, dont Lyautey leur avait tant parlé, s'était faite homme et musulman. Mais l'Orient

Le Maroc, la Grande Guerre, l'engagement

triomphait de ses adeptes même, et la mort finissait par l'emporter. Il ne pouvait être question pour Jane de céder sans lutter et, jusqu'à son dernier souffle, la combattante de 1870 réaffirme l'idéal de sa jeunesse : « Tomber les armes à la main, en face de l'ennemi, est la faveur insigne que la mort réserve à ses élus. »

Il lui faut cependant se soumettre à la volonté divine, et sa foi catholique l'aide à subir la maladie sans révolte. Le mois de mai 1916 fait éclater le printemps dans le parc de Langlade ; neuf mois d'une germination souterraine ont abouti à cette apothéose de la nature triomphante ; Jane, de sa fenêtre, en a, inlassablement, déchiffré les moindres signes, alors qu'elle scrutait en elle le réveil d'une parcelle de vie, mais en vain. Neuf mois durant, elle avait vécu dans l'attente anxieuse de ce sursaut dont elle savait désormais qu'il ne se produirait plus. Deux jours avant de mourir, au prêtre qui lui administre les sacrements, elle déclare : « Mon père, je fais le sacrifice de la vie, mais je supplie Dieu d'accorder la victoire à nos armes. » Le printemps 1916, en effet, n'est pas comme les autres : il est un lieu où la vie a perdu tous ses droits, où la mort, pour le quatrième mois consécutif, continue de frapper les hommes par dizaines de milliers, à Verdun, où la pensée de Jane se porte, la souffrance des soldats effaçant la sienne.

Le 25 mai 1916, Jane rend son dernier souffle dans les bras de Marcel, désespéré de ne pouvoir la retenir. Longtemps, il contemple son visage enfin rendu à la sérénité, « transfiguré comme en un rayon de gloire » (Marcel Dieulafoy, *Dernières paroles de ma bien-aimée compagne*).

trouphait de ses succès mêmes et la mort faisait par
 l'emporter. Il ne pouvait être question pour lui de céder
 sans lutter et jusqu'à son dernier souffle, la combatte
 de 1870, véritable idéal de sa jeunesse. Il tomba les
 armes à la main, en face de l'ennemi, et la faveur insigne
 que la mort réservait à ses braves n'est pas le seul
 à rendre sa tâche si lourde et si longue. Les
 ballades répétées, les souvenirs à la volée, les
 et sa foi catholique le rendit à son idéal sans révolte
 L'ennemi demandait la tête de l'homme, dans le
 père de l'humanité, non, mais d'une génération souve-
 raine ont abandonné cette épave des siècles, mais
 phantôme, dans les songes, en un instant, en un
 déchiré les moindres signes, alors du côté secret en elle
 le réveil d'une parole de vie, mais en vain. Neul mois
 durée, elle avait vécu dans l'attente, au cours de ce
 suraut dont elle savait désormais qu'il ne se reproduirait
 plus. Deux jours avant de mourir, elle dit : « Mon
 administre les sacrements, elle déclara : « Mon
 fais le sacrifice de la vie, mais je supplie Dieu d'accorder
 la victoire à nos armes ». Le peintre, dit, en effet,
 n'est pas comme les autres : il est au lieu où la vie a
 perdurée, se dit-il, où la mort, pour le quatrième mois
 coexistait, contrairement à ce que les hommes par dizaines
 de milliers, à Verdun, ont la pensée de l'âme se porte, la
 souffrance des soldats est dans la vie, et de elle
 est. Le 22 mai 1916, dans son dernier souffle, dans les
 près de Marcell, désespéré, et ne pouvant la renouer
 longtemps, il contemplant son visage, enfin rendu à la
 sérénité, « transfigurée comme en un rayon de gloire »
 (Marsch Dieckhoff). Dans son dernier souffle, dans son
 pays) pour y avoir tenu son souffle et son être, et
 en ce dernier souffle, il n'est pas le seul à
 en avoir souffert, comme tel se sent et se sent
 tel long et triste effort de tout ? de tout et de se sentir
 de qui nous avons le droit d'être n'est pas un
 et de qui nous avons le droit d'être n'est pas un
 pendant son année passée au Sabal, avait été tenté de le
 faire, Isabelle Eberhard, dont Lyndey leur avait tant
 fait, mais Lyndey et Lyndey et Lyndey. Mais l'Œuvre

ÉPILOGUE

Dès le lendemain de la mort de Jane, la presse locale déplorait sa disparition ; on soulignait unanimement dans *le Télégramme*, *l'Express du Midi* et *la Dépêche*, son intelligence, son courage et son dévouement, mais aussi sa « grâce », sa « finesse » et son « esprit » que le costume masculin ne parvenait pas à masquer.

On rend hommage à la femme qui « à une haute valeur scientifique et littéraire joignait toutes les qualités de cœur qui lui valurent tant de sympathies ».

Le Temps, le grand journal parisien, où la signature de Jane avait bien souvent figuré, lui consacre, le 28 mai, un long article, sur deux colonnes, qui commence ainsi : « Une figure aussi originale que sympathique et distinguée vient de disparaître... ».

Que l'on ait eu le souci, alors que la guerre faisait rage et que « la bataille continu[ait] avec une violence croissante au nord de Verdun » (*le Temps*, 25 mai 1916), d'honorer ainsi la mémoire de Jane, dut sans doute aller droit au cœur de Marcel, mais ne réussit pas à le consoler. La seule raison qui lui reste de vivre est le service de son pays en guerre. Cependant, il ne peut envisager de retourner au Maroc où Jane et lui ont mené à bien leur dernière œuvre commune, le dégagement de la mosquée Hassân.

Le 12 août 1916, Marcel fait, devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres, une communication où il